

JOURNAL DES DEMOISELLES

PHILIPPE DE COMINES

(SUITE)

Le roi de France, avant de se risquer sur les terres de son redoutable vassal, lui avait fait demander sûreté pour sa personne. Les termes du sauf-conduit ne laissaient rien à désirer. Comines n'en donne pas le texte, mais nous le tirons d'ailleurs :

« Monseigneur, si vostre plaisir est venir en
» cette ville de Peronne pour nous y entrevoir,
» je vous jure et promets par ma foy et par mon
» honneur, que vous y pouvez venir, demourer
» et sejourner, et vous en retourner seurement...
» sans qu'aucun empêchement de ce faire soit
» donné à vous... pour quelque cas qui soit ou
» puisse advenir. »

Louis XI, chose étrange ! croyait encore à la parole donnée. Pour montrer toute sa confiance en cet honneur qui devait lui servir de garantie, il arrive sans escorte, accompagné du connétable et de quelques seigneurs ; tranquillité d'autant plus incompréhensible que sa conscience ne devait pas être tout à fait nette en ce moment sur ce qui concernait son noble cousin de Bourgogne. Tout à l'idée de conciliation qu'il poursuivait maintenant, il avait perdu de vue certain petit message récent, envoyé secrètement par lui à Liège, et que les événements allaient se charger de rappeler à sa mémoire.

Le duc, bien que maugréant à part lui de cette visite royale qu'il n'avait nullement désirée, tâche néanmoins de faire bonne mine à son hôte. Le château de Péronne était vieux, délabré, peu propre à être habité. Ce n'est donc pas là qu'il le loge, mais dans la maison beaucoup plus confortable du receveur, voisine de là ; ce qui nous montre que dès lors, en fait de palais, les gens de finance n'avaient rien à envier aux princes. L'entrevue s'annonçait bien, quand tout à coup

le roi apprend que l'armée de Bourgogne, mandée précédemment par le duc, s'approche, ayant à sa tête plusieurs seigneurs qu'il sait lui être, pour une raison ou pour une autre, personnellement et implacablement hostiles.

« Si entra en grande peur, et envoya prier au
» Duc de Bourgogne, qu'il peust loger au chas-
» teau, et que tous ceux-là qui estoient venus
» estoient ses malveillants. — Le dit Duc en fut
» très-joyeux, et lui fit faire son logis, et l'asseura
» fort de n'avoir nul doubte (crainte). »

Joyeux, certes le duc avait quelque raison de l'être. Le royal *Gribouille* se jetait, tête baissée, dans l'eau pour se sauver de la pluie. Un tour de clef à donner, un verrou à tirer, et le roi de France ne sortait plus de là, mort ou vif, que sous le bon plaisir de Charles de Bourgogne.

Voilà donc Louis XI installé au château. Durant la nuit, de terribles nouvelles parviennent au duc ; les Liégeois ont repris les armes, et c'est à l'instigation du roi. A ce fait authentique se joignent mille détails exagérés de massacres, de combats sanglants, apportés par des fuyards et grossis par leur épouvante.

Dans la colère qui le transporte, le duc ne se connaît plus. Sur son ordre, les portes de la ville et du château sont immédiatement fermées. On répand dans le public, pour expliquer la mesure, qu'il s'agit de retrouver une boîte précieuse contenant de l'or et des bijoux, laquelle a disparu ; — assez pauvre prétexte, selon la remarque de Comines. Cependant le roi s'inquiète : ce château fermé, ces nombreux archers qui veillent à la porte, ne lui disent rien de bon. Il avait en outre sous les yeux de quoi lui inspirer d'étranges réflexions :

« Se voyoit logé rasibus (1) d'une grosse tour » où un comte de Vermandois fit mourir un sien prédécesseur Roy de France. »

Louis XI, malgré l'excès de confiance qui l'avait conduit là, n'était pas précisément un Charles le Simple; mais le rôle du comte Herbert n'eût peut-être pas répugné outre mesure au duc de Bourgogne.

Toutefois, quelque bien fondées que fussent les appréhensions du roi, l'état d'agitation qui pouvait en résulter pour lui n'était rien auprès de celui où la fureur avait jeté le duc. Laissons parler Comines; il était là; nul récit ne peut égaler, en intérêt comme en vérité, la peinture qu'il nous en fait.

« Ledit Duc... fit saillir les gens de sa chambre, » et dit à aucuns que nous estions, que le Roi » estoit venu là pour le trahir... et va conter ses » nouvelles de Liège.... et comme tous ses gens » avoient esté tuez; et estoit terriblement esmeu » contre le Roy, et le menaçoit fort; et croy véritablement que si à cette heure-là il eust » trouvé ceux à qui il s'adressoit prêts à le conforter ou conseiller à faire au Roy une mauvaise compagnie, il eust esté ainsi fait; et pour » le moins eust esté mis en la grosse tour. »

Cette grosse tour était une grande tentation; mais le sauf-conduit, cet acte signé de la main de Charles de Bourgogne, et qui assurait si formellement au roi un libre retour chez lui, « pour quelque cas qui pût advenir, » — qu'en faisait-on?

Hélas! chez nos bons aïeux de cette époque, la passion ou l'intérêt ne s'arrêtait guère devant un morceau de parchemin.

Heureusement pour Louis XI, ces premiers emportements du duc n'avaient pour témoins que Comines, qui faisait auprès de lui le service de chambellan, et deux valets de chambre, fort honnêtes gens, dont l'un avait même quelque crédit sur l'esprit de son maître. — « Nous n'aignisme rien, » — continue notre auteur; — « nous adoucisme à notre pouvoir. »

Mais les éclats de colère de l'irascible Charles ne restent pas confinés dans ce petit cercle; il répète à d'autres les mêmes paroles :

« Coururent par toute la ville, jusqu'en la » chambre du Roy, lequel fut fort effrayé, et si » estoit généralement chacun. »

Ici le narrateur s'interrompt et consacre tout un chapitre à faire ressortir l'inutilité et les inconvenients des entrevues princières; car, de même que Christine de Pisan, Philippe de Comines ne se refuse pas le plaisir des digressions. Les siennes, œuvre d'un esprit essentiellement pratique, n'ont rien qui sente le rhéteur, et celle-ci mérite particulièrement qu'on s'y arrête; mais nous la reporterons un peu plus loin, afin de ne pas couper le fil de l'émouvant récit.

(1) Tout contre.

Le premier jour, « ce fut tout effroy et murmures par la ville. » Le second jour, le duc, un peu plus calme, tient conseil. Les délibérations se prolongent jusque dans la nuit. Le roi cependant ne s'abandonnait pas lui-même. Nul n'avait la permission de pénétrer dans le château; mais ses serviteurs en sortaient librement.

« Fesoit parler à tous ceux qu'il pouvoit penser qui le pourroient ayder; et ne failloit pas à » promettre, et ordonnoit de distribuer quinze » mille escus d'or; mais celui qui en eut la charge » en retint une partie. »

Ce trait de mœurs n'inspire aucune réflexion à Comines; il n'y trouve apparemment rien d'extraordinaire. Nous allons voir que, d'autre part, il ne croyait guère aux sentiments généreux. Le roi proposait, s'il partait, de laisser au duc en otages les princes de Bourbon et le connétable, qui l'accompagnaient :

« Ceux que le Roy nommoit pour estre » otages s'offroient fort, au moins en public. Je » ne sçay s'ils disoient ainsi à part; je me doute » que non. Et à la vérité, je croy qu'il les y eust » laissez, et qu'il ne fust pas revenu. »

Christine de Pisan n'eût pas manqué de rappeler ici l'histoire de Régulus; Philippe de Comines nous en fait grâce, et continue celle de ses souvenirs personnels.

Une troisième nuit survient :

« Cette nuit... le dit Duc ne se dépouilla » onques; seulement se coucha par deux ou trois » fois sur son lit, et puis se pourmenoit; (car » telle estoit sa façon quand il estoit troublé). Je » couchay cette nuit en sa chambre, et me pourmenay avec lui par plusieurs fois. Sur le matin, » se trouva en plus grande colère que jamais, en » usant de menace et prest à exécuter grand' » chose. »

La nuit qui, dit-on, porte conseil, n'avait point encore, on le voit, persuadé la modération à cet esprit violent. Tout à coup, cependant, il prend un parti :

« ... Il se reduisit en sorte que si le Roy juroit » la paix, et vouloit aller avec luy à Liège... il se » contenteroit; et soudainement partit pour aller » en la chambre du Roy et luy porter ces paroles. » — Le Roy eut quelque amy qui l'en advertit, » l'assurant de n'avoir nul mal s'il accordoit ces » deux points, mais que en fesant le contraire, il » se mettoit en si grand péril que nul plus grand » ne pouvoit advenir. »

Quel était cet ami secret qui veillait à la sûreté du captif, et lui faisait parvenir de si utiles avis? Comines le laisse dans l'ombre; mais rien ne nous défend de l'entrevoir.

Un moment après, les lourdes portes du château roulaient sur leurs gonds, devant l'ouragan de colère qui avait nom Charles de Bourgogne. Mais un homme averti en vaut deux, assure le proverbe, et le proverbe dit surtout vrai, quand cet homme est un Louis XI.

« Comme le Duc arriva en sa présence, la voix
» luy trembloit, tant il estoit esmeu, et prest de
» se courroucer. Il fit humble contenance de
» corps, mais ses geste et parole estoient aspres. »

Comines, à notre grand regret, ne pousse pas plus loin les détails pittoresques de cette entrevue, où était en jeu la vie ou la mort d'un Roi de France; c'est dans d'autres mémoires qu'il faut les chercher. Quant au résultat, tout le monde le connaît. Comme le roseau de la fable, dont il suivit en tout temps la politique, Louis plie la tête devant la bourrasque, sauf à la relever quand la bourrasque sera passée, et une seconde paix est conclue, plus humiliante encore que la première. Elle le tirait d'un si grand péril, qu'il s'en montra pleinement satisfait.

« Autrefois, » — ajoute Comines. — « a plu au
» Roy me faire cet honneur de dire que j'avois
» bien servy à cette pacification. »

Nous avons vu, en effet, qu'il avait fait son possible pour y disposer l'esprit de son maître; mais cette phrase modeste n'en dit-elle pas plus encore, et au nombre des services rendus par lui, ne faut-il pas compter ceux de ce mystérieux ami dont il a été parlé plus haut ?

Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous voyons poindre dès lors les relations sympathiques et secrètes de Philippe de Comines avec le Roi Louis XI. Ne cherchons pas trop si les milliers d'écus d'or répandus dans l'entourage du Duc contribuaient pour quelque chose à cette sympathie. D'autres motifs, plus justifiables, le portaient à changer de maître, et nous ne noterons que ceux-là.

Le traité signé, Charles de Bourgogne marche sur Liège, traînant à sa remorque, comme il l'avait exigé, le Roi de France. La bravoure personnelle, le sens militaire que, sous l'œil soupçonneux du Duc, Louis XI déploie contre les malheureux Liégeois, auxquels lui même avait remis les armes à la main, nous sont attestés par Comines, témoin oculaire de cette guerre cruelle. Il agit de façon à satisfaire son terrible allié, qui un beau jour lui accorde son congé. Aussitôt, laissant l'implacable vainqueur de Liège achever la destruction de la ville et l'extermination des habitants, il s'empresse de reprendre le chemin de son royaume, et d'aller réfléchir à loisir, derrière les murs épais du Plessis-lez-Tours, aux moyens d'éluider le traité de Péronne, greffé sur celui de Conflans.

Tandis qu'il médite sur ce point important, retournons au chapitre où Comines exhorte les princes, s'ils veulent rester amis, à éviter soigneusement de se voir.

A l'appui de son opinion il cite divers exemples, et tout d'abord l'entrevue que, dans les premières années de son règne, le roi de France avait eue avec le roi de Castille, sur la demande de ce dernier. C'est de Louis XI même que notre auteur en tenait les détails rétrospectifs.

Le château de *Heurtebise*, sur la rive française de la Bidassoa, était le lieu marqué pour cette rencontre amicale. Une suite nombreuse accompagnait les deux souverains :

» La plus part des gens des deux rois estoient
» logez à Bayonne, qui d'entrée se battirent très-
» bien, quelque alliance qu'il y eust; aussi sont-
» ce langues différentes. »

Ainsi, faute de s'entendre, on en vient aux coups, — langue universelle que tout le monde comprend.

Arrive le comte de Lodezme, favori du roi de Castille.

» Passa la rivière en un bateau dont la voile
» estoit de drap d'or; et avoit brodequins fort
» chargés de pierreries; et vint vers le roy. Tou-
» tes fois il n'estoit pas vray comte, mais avoit
» largement biens...aussi se dressaient moqueries
» entre ces deux nations alliées. »

Peu après, voici les deux monarques en présence. De loin, ces grands noms de roi de France et de roi de Castille exerçaient un prestige puissant sur l'esprit des peuples. Voyons l'effet que va produire l'aspect de ceux qui les portent.

» Le roy de Castille estoit laid, et ses habillements déplaissants aux François, qui s'en moquaient. Nostre roy s'habillait fort court, et si mal que pis ne se pouvoit, et assez mauvais drap portoit aucunes fois, et un mauvais cha peau, différent des autres, et une image de plomb dessus. Les Castillans s'en moquaient et disoient que c'estoit par chicheté (avarice). »

C'en est fait : plus de prestige possible ! Le roi de Castille, Henri IV, ne se contentait pas d'être laid; c'était, dans toute l'acception du mot, un très-pauvre sire; tellement que, quelques années après, ses sujets, révoltés, le déposaient, et faisaient passer la couronne sur la tête de sa sœur Isabelle. — Quant à Louis XI, voilà bien le personnage que nous connaissons tous traditionnellement. Cette tenue et cet extérieur vulgaires contrastent singulièrement avec l'appareil pompeux qu'un siècle auparavant déployait en public le roi Charles V, tel que nous l'a dépeint son panégyriste. Du bisaieul ou de l'arrière-petit-fils, lequel avait raison ? — Louis XI peut-être, si de hautes vertus et de grandes actions eussent rehaussé en lui la dignité royale.

Quoi qu'il en soit, l'entrevue de *Heurtebise* ne profite guère, on doit le reconnaître, aux relations amicales des deux royaumes.

» Ainsi se départit cette assemblée pleine de
» de moquerie et pique. Onques depuis ces
» deux rois ne s'entr'aymèrent. »

Les autres exemples que Comines emprunte à son temps ne sont pas moins concluants; et toujours la différence d'habillements, de coutumes; les moqueries, les commentaires, les menus propos des serviteurs, engendrent ou enveniment le mal. Décidément mieux vaut pour les princes ne traiter ensemble que par ambassadeurs.

Louis XI, à grand-peine échappé de Péronne, avait plus d'un motif d'être de cet avis. Cependant son périlleux voyage ne restait pas entièrement infructueux ; il rentrait chez lui avec l'autorisation d'offrir à son gérant cadet, au lieu de cette Normandie qu'avec grande raison il ne pouvait consentir à détacher de la couronne, les comtés de Brie et de Champagne. C'était encore trop : par là il plaçait, pour ainsi dire, mieux à portée que jamais du duc de Bourgogne, ce prince faible et insignifiant par lui-même, mais instrument des plus nuisibles entre des mains ennemies. On négocie avec lui un nouvel échange ; mille intrigues, mille trahisons traversent la négociation ; mais enfin le roi l'emporte, et Charles de France, au grand mécontentement de son allié de Bourgogne, va prendre au loin possession du beau duché de Guyenne, dont il daigne se contenter.

Trahisons et intrigues n'en continuent pas moins. Des deux principaux agents de ces complots, l'un, le cardinal de La Balue, les exploitait au fond d'une dure prison ; mais l'autre, le connétable de Saint-Pol, était toujours là. Il ne perdait rien pour attendre : les adversaires ouverts ou cachés de Louis XI avaient affaire à un homme qui n'oubliait pas. Le plus redoutable de tous l'éprouve bientôt.

« Deux ans après le traité de Péronne, prist
» vouloir au Roy de se vanger du duc de Bour-
» gogne, et luy sembloit qu'il estoit heure. »

C'est avec grand appareil qu'il procède à l'exécution de ce dessein. Il commence par convoquer à Tours les États-Généraux.

« Ce que jamais n'avoit fait et ne fit depuis ; —
» mais il n'y appela que gens nommez, qu'il pen-
» soit qui ne contrediroient pas à son vouloir. »

Cette phrase légèrement malicieuse est un coup de pinceau charmant donné au portrait de Louis XI. Devant cette Assemblée si bien choisie, le roi expose les entreprises du duc de Bourgogne contre la Couronne, et conformément à son désir, un vote solennel décide que le duc sera ajourné à « comparoir devant le Parlement de Paris. »

C'était la guerre. De part et d'autre on s'apprête aux armes. Amiens et Saint-Quentin rentrent sous l'autorité du roi ; les trames secrètes entre le duc de Bourgogne, le duc de Guyenne, le connétable, redoublent d'activité. De nouveaux embarras menacent Louis XI, quand tout à coup une heureuse nouvelle lui parvient : son frère est malade — son frère est mort !

Comme Agrippine, Louis aurait pu dire :

Mille bruits en courent à ma honte !

Que lui importe ? Il laisse librement éclater sa joie. — Joie passablement dénaïvée ; mais les liens de famille existaient-ils alors entre les princes ?

Le duc de Bourgogne, transporté de rage,

s'achemine vers la Picardie. Écoutez Comines :

« Ledit duc prit son chemin vers Nesle en Ver-
» mandois, et commença exploiter ord (vilain) et
» mauvais, et dont il n'avoit jamais usé. C'estoit
» de faire mettre le feu partout où il arrivoit...
» Fut la place assaillie et prise, et la plus part
» tuez. Ceux qui furent pris vifs, furent pendus,
» sauf quelques-uns que les gens d'armes lais-
» sèrent aller par pitié. Un nombre assez grand
» eurent les poings coupés. Il me déplait à dire
» cette cruauté ; mais j'étois sur le lieu, et faut
» dire quelque chose. »

D'autres historiens racontent avec plus de détails encore les horreurs qui accompagnèrent la prise de Nesle ; mais le grave témoignage de Philippe de Comines nous frappe d'autant plus, que c'est comme contraint et forcé par les droits de la vérité qu'il y sacrifie ses habitudes discrètes d'homme de Cour. Charles le Téméraire, désormais livré tout entier aux démons de l'orgueil et de la colère, préludait aux cruautés qu'il allait, peu d'années après, commettre à Grançon, dont il fit, comme on le sait, pendre de même les rustiques et vaillants défenseurs. C'est à Grançon aussi qu'il devait chèrement les expier.

« Il faut dire » — poursuit Comines — « que le-
» dit duc estoit passionné de faire si cruel acte,
» ou que grande cause le mouvoit... Il parloit
» après autrui étrangement de cette mort du
» duc de Guyenne. »

C'est à peu près la seule et timide allusion faite par l'auteur aux terribles imputations que la voix publique faisait peser, sans preuve sérieuse, sur la tête de Louis XI.

Beauvais résiste à son tour, et plus heureusement, aux armes du duc de Bourgogne. Comines parle des chefs militaires qui présidaient à la défense de la ville ; il ne dit rien du secours efficace que les bourgeois, que les femmes même, leur prêtèrent, et ne nomme pas Jeanne Hachette. Faudrait-il, par hasard, reléguer dans la légende l'épisode célèbre dont elle est l'héroïne ? Espérons que non, et ne le rayons pas, sur la foi douteuse de ce silence, des fastes patriotiques de la France.

La lutte continue : faits de guerre et négociations, trêves conclues et rompues se succèdent. Comines s'interrompt un moment dans son récit, et, parlant au prêtre qui paraît lui avoir inspiré l'idée d'écrire ses Mémoires, il ouvre cette parenthèse, dont, à quatre siècles de distance, la plus grande part s'adresse également à nous :

« Il pourra sembler au temps advenir à ceux
» qui liront ceci, que en ces deux princes n'y eut
» pas grande foy, ou que je parle mal d'eux. De
» l'un ni de l'autre ne voudrois pas mal parler,
» et à notre Roy suis tenu comme chacun sçait ;
» mais pour continuer ce que vous, Monseigneur
» l'archevêque de Vienne, m'avez requis, est
» force que je die partie de ce que je sçay. Mais

» quand on pensera aux autres princes, on trouvera ceux-ci grands, nobles et notables...

On ne saurait mieux faire l'éloge des princes de l'époque, et, à la vérité, un simple coup d'œil jeté sur les personnages du drame politique qui se jouait alors suffit pour justifier l'observation de Comines.

Il termine son paragraphe par un dernier trait, qui achève le croquis des deux caractères principaux, et, par suite, celui de leurs nobles contemporains :

« Je cuyde estre certain que ces deux princes y alloient tous deux en intention de tromper chacun son compagnon, et que leurs fins estoient assez semblables, comme vous oirez (vous entendrez). »

Depuis longtemps déjà Comines, jeune encore, mais tête froide et politique, suivait attentivement la partie d'échecs engagée entre son fougueux seigneur et le roi Louis XI. Il voyait l'un, après avoir étonné son adversaire par la rapidité et l'audace de ses attaques, les continuer maintenant à l'aventure, et multiplier de droite et de gauche les coups hasardeux, sans bien en calculer

les suites pour lui-même ; l'autre, d'abord resserré dans son rôle défensif, s'y fortifier et n'en sortir que peu à peu, prenant soin d'assurer chacun de ses pas, faisant, lui aussi, des fautes de stratégie, mais sachant les reconnaître, rebrousser chemin, ou sacrifier même à propos quelque grosse pièce pour les réparer et dégager la situation : le gain final de la partie n'avait plus rien de douteux pour lui. Ceci nous explique, sans qu'il soit besoin d'autre commentaire, la phrase simple et singulièrement laconique par laquelle débute le chapitre suivant :

« Environ ce temps, je vins au service du Roy. Et fut l'an 1472. »

Quand une maison menace ruine, on dit que les rats qui l'habitaient en sortent. Les courtisans de tous les siècles et à tous les degrés nous pardonneront la comparaison, que d'autres que nous d'ailleurs ont déjà employée :

Philippe de Comines était un rat qui sortait de la maison de Bourgogne.

APHÉLIE URBAIN.

(A suivre)

L'ORAGE

Soyez sans inquiétude, mes chères demoiselles, ceci n'est point de la science ; je n'ai nullement envie de vous faire un cours sur l'électricité. C'est une simple réponse à une question que m'a value, dans les premiers jours du printemps, un coup de tonnerre aussi formidable qu'inattendu. Je compte au nombre de mes amies une dame qui n'a jamais pu vaincre la frayeur que l'orage lui inspire. Lorsque le temps semble menaçant et qu'elle croit pouvoir soupçonner une surprise, elle ôte tous ses bijoux, y compris ses bagues, et s'arme d'un parapluie spécial, en balaine bien entendu, dont elle a fait supprimer le bout, à cause de la propriété qu'ont les pointes d'attirer la foudre. Or, la fille de cette dame, aussi vaillante que sa mère est peureuse, était en train de m'écrire quand un coup de tonnerre fit pousser à sa chère maman le plus aigu des cris. L'orage avec ses manifestations subites vint tout naturellement alors prendre place dans la lettre, et l'on me demanda des explications. Je promis de répondre par la voie de notre journal, autant pour faire

voir de près à mon amie l'objet de son effroi que pour avoir l'occasion de causer quelques instants avec mes jeunes lectrices, d'un événement qui semble promettre d'être fréquent cette année.

La pluie, le vent et la foudre concourent à la formation de l'orage ; mais le rôle principal est rempli par la foudre ; elle est l'événement capital, celui qui fait donner à la bourrasque ou à l'averse le nom d'orage.

Il fut un temps, et ce temps n'est pas très-loin, où l'on se demandait, les uns avec terreur, les autres avec curiosité, ce que c'était que la foudre. La science, qui tous les jours fait quelques pas en avant, n'avait point surpris alors ce secret de la nature ; on raisonnait et l'on supposait, mais l'expérience n'avait pas encore donné le droit d'affirmer. Le bourgmestre de Magdebourg, Otto de Guericke, l'illustre inventeur de la machine pneumatique, avait bien quelque soupçon que la foudre était une étincelle électrique, mais les preuves lui manquaient : il avait fait des comparaisons et des hypothèses très-ingé-

nieuses, il avait découvert des rapports qui ne permettaient guère d'hésiter à penser qu'on était dans la bonne voie : restait à dire ce dernier mot qui transforme les doutes en certitudes et qui consacre les faits acquis à la science.

Cet honneur était réservé à celui qui fut à la fois un honnête homme, un grand citoyen, un philosophe aimable et un prince de la science. Franklin, voyant que les expériences déjà faites laissaient subsister les incertitudes, résolut de changer le lieu des observations en s'adressant aux nuages eux-mêmes (1752). Il prit un cerf-volant, armé d'une pointe métallique, y fixa deux bâtons en croix, un mouchoir de soie, une longue corde, se terminant par un cordon de soie, et le premier jour d'orage il le lança dans les airs. On se fait une idée de ce que cette expérience dut avoir d'émouvant et de solennel pour cet homme qui, seul dans la campagne, au milieu du fracas de la nature, attendait que ce fil qu'il tenait dans la main devint sensible au contact des nuages, et ne se demandait pas si ces nuages qu'il provoquait pouvaient lui donner la mort. Aucun effet ne se produisit d'abord ; les premiers nuages passèrent. Heureusement, d'autres arrivaient, attendus, j'imagine, avec une anxiété toujours croissante, car ils allaient peut-être donner un résultat. Au bout de quelque temps, des filaments se soulevèrent et furent comme repoussés ; un petit bruit se fit entendre, et lorsque Franklin présenta sa main à l'extrémité de la corde, il en jaillit soudain une vive étincelle.

Cette étincelle, c'était le triomphe, c'était la confirmation de tous les doutes ; elle dut procurer à l'illustre physicien une de ces joies qui font battre le cœur deux fois plus vite et qui laissent après elles un souvenir ineffaçable. Cette expérience, aussi simple que décisive, fut répétée plusieurs fois ensuite avec le même succès, principalement par de Romas (1757), qui la rendit plus complète en mettant un fil de métal dans toute la longueur de la corde, et qui obtint des étincelles d'une grandeur extraordinaire. « Imaginez-vous de voir, dit-il, des lames de feu de neuf à dix pieds de longueur et d'un pouce de grosseur, qui faisaient autant et plus de bruit que des coups de pistolet. En moins d'une heure, j'eus certainement trente lames de cette dimension, sans compter mille autres de sept pieds et au-dessous. »

Quand une fois il fut établi que la foudre était une étincelle électrique, on se rendit compte, au moins d'une manière générale, des principaux phénomènes qui se manifestent pendant un orage, car on put les rapporter aux lois connues de l'électricité.

Le point qui reste encore à éclaircir, c'est comment l'électricité est répandue dans les nuages : il a bien été constaté que certains nuages étaient chargés d'électricité vitrée ou positive, d'autres d'électricité résineuse ou négative, et qu'ils

avaient, dès lors, la propriété de se repousser lorsqu'ils contenaient la même électricité, de s'attirer dans le cas contraire ; mais les notions ne sont pas encore précises sur la constitution électrique d'un nuage.

Les attractions et les répulsions des nuages chargés d'électricité sont une des causes de l'agitation générale de l'atmosphère pendant un orage. Le vent n'est plus alors la seule puissance qui entraîne ces amas considérables de vapeur : tantôt ils se précipitent l'un sur l'autre, tantôt ils se repoussent violemment : de là ces effets opposés, ces mouvements en tous sens, et ces tournoisements qui resteraient sans explication si l'on n'en demandait compte qu'à la seule action du vent.

La lumière et le bruit, voilà les deux phénomènes les plus curieux et aussi les plus saisissants qui se produisent pendant un orage. La lumière c'est l'étincelle électrique qui s'échappe, le bruit c'est son craquement. Il faut donner ici à notre étincelle des proportions gigantesques si nous voulons qu'elle représente ces traces de feu qui sillonnent le ciel et qui ont souvent jusqu'à 10 et 15 kilomètres d'étendue. Quant au tonnerre, ce bruit formidable si loin du petit bruit de l'étincelle, c'est la vibration de l'air ébranlé avec plus ou moins d'intensité. Lorsqu'une masse d'air éprouve une commotion brusque et forte, il se produit un certain son, comme celui de la cloche qui résonne ou de la corde qui vibre, et les secousses occasionnent, après un temps plus ou moins long, une sensation dans l'oreille de l'observateur.

On entend dire souvent que le tonnerre succède à l'éclair, le bruit à la lumière, et les personnes qui parlent ainsi paraissent ne redouter que le bruit : l'éclair, pour elles, c'est en quelque sorte l'avertissement du danger qui les menacera quand viendra le roulement du tonnerre. Cette idée, fautive en réalité, repose sur des faits qui lui donnent l'apparence de la vérité. Quand la foudre éclate, la lumière brille au même instant ; le son, au contraire, ne se fait pas entendre immédiatement, car il met une seconde à parcourir 340 mètres : l'observateur ne peut donc entendre le tonnerre qu'au bout d'une minute, s'il est placé à 20,400 mètres du nuage que l'éclair a sillonné ; encore le bruit ne lui parviendra-t-il que successivement si l'éclair a une certaine longueur, car il durera autant de secondes que l'éclair aura de fois 340 mètres. Ainsi, c'est la distance où l'on est de l'éclair qui fixe le temps de silence qui se fait entre la lumière et la détonation, et c'est la longueur de l'éclair qui détermine la durée de cette détonation. Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que la lumière et le bruit ont lieu en même temps, et que s'ils n'affectent pas nos sens au même instant, cela tient tout simplement à ce que le son ne nous arrive pas à beaucoup près aussi vite que la lumière, laquelle parcourt 77,000 lieues en une

seconde. Quelle que soit donc la force du roulement qui semble succéder à l'éclair, le danger n'existe plus quand cet éclair est passé.

Il arrive souvent que la première impression du son n'est pas la plus intense, bien qu'elle vienne du lieu le plus rapproché; la cause en est que toutes les couches n'étant ni à la même température, ni au même degré de sécheresse ou d'humidité, elles ne sont pas sous la même influence électrique et ne reçoivent pas la même impulsion. C'est aussi par ces motifs de variabilité dans l'humidité de l'air et dans la surcharge électrique des différents points du sol et des nuages, que l'éclair trace rarement une ligne droite et se montre presque toujours en zigzag.

Maintenant, d'où vient cette électricité de l'atmosphère? Voilà une question à laquelle on n'a pas complètement répondu. Elle vient de la végétation qui est une source abondante d'électricité, des évaporations qui s'accomplissent sans cesse, et toujours avec un dégagement d'électricité; mais ne vient-elle que de là? Ce sont, en tout cas, les causes principales qui font que le globe terrestre et l'atmosphère sont deux grands réservoirs d'électricité; l'un est chargé d'électricité négative, tandis que l'autre est en général occupée par l'électricité positive.

L'état de l'air n'étant pas le même dans tous les pays ni dans toutes les saisons, les orages n'ont pas lieu uniformément sur tous les points du globe ni à toutes les époques: la formation des nuages orageux dépend de la température et des diverses causes puisées dans la conductibilité des corps et les autres propriétés électriques. En général, les orages sont précédés d'une baisse lente et continue du baromètre. Le calme de l'air et une chaleur étouffante, qui tient au manque d'évaporation de notre corps, sont des circonstances tout à fait caractéristiques.

Quand l'éclair a jailli entre un nuage et la surface de la terre, on dit que la foudre est tombée. Cette expression est inexacte: la foudre ne tombe pas plus du ciel qu'elle ne s'élève de la terre; il y a simplement translation du fluide électrique de l'un à l'autre des deux points extrêmes de l'éclair. La foudre agit en tous sens, absolument comme l'étincelle électrique, dont elle ne diffère que par sa masse. Cependant, l'expression est consacrée, et on l'emploie, pour se conformer à l'usage, toutes les fois qu'un corps a été foudroyé, c'est-à-dire atteint par la foudre, car ce mot n'emporte pas inévitablement l'idée de la destruction. La foudre exerce son influence sur le sol et sur les diverses couches qui le composent: si une couche métallique est à quelques pieds au-dessous du sol, l'action n'en sera que plus énergique et la terre sera percée par la foudre. Les montagnes, les arbres et les édifices élevés étant plus rapprochés des nuages, sont plus exposés à être atteints. Cependant, la foudre frappe de préférence les meilleurs conducteurs, et son action par influence

est telle qu'aucun obstacle ne l'empêche d'aller frapper les objets qui l'attirent: elle se fait sentir sur un clou perdu dans une muraille ou sur tout autre objet métallique renfermé dans une armoire. C'est par cette influence qu'on s'explique que la foudre ait traversé des maisons, sans atteindre personne, sans laisser aucune trace sinistre de son passage, pour aller frapper plus loin un objet caché qui l'avait attirée.

Les corps sont foudroyés directement ou par le choc en retour: directement, lorsque la foudre tombe sur eux, selon l'expression admise; par le choc en retour, lorsqu'ils sont foudroyés sans qu'il y ait eu explosion entre eux et le nuage orageux. Supposons une personne sous l'influence d'un nuage fortement chargé d'électricité positive, par exemple: le fluide neutre de cette personne sera décomposé, de manière que le fluide négatif sera attiré vers le nuage dans les parties supérieures du corps, tandis que le fluide positif sera repoussé dans le sol, et les choses en resteront-là; mais si, par une cause quelconque, le nuage cesse d'agir sur la personne, les deux fluides qui avaient été décomposés se recombineront: il en résultera tous les effets de l'étincelle, puisque cette étincelle est due à la recombinaison des deux fluides, et c'est alors que la commotion éprouvée pourra donner la mort.

A celui qui avait osé se jouer avec la foudre, il appartenait de la vaincre. L'invention du paratonnerre est due à Franklin. Elle repose sur le pouvoir des pointes et sur ce fait démontré qu'on peut décharger un nuage orageux en établissant entre lui et le sol une communication de matières propres à conduire facilement le fluide électrique.

Une aiguille et un conducteur composent les deux parties essentielles d'un paratonnerre. L'aiguille ou tige a environ neuf mètres de longueur; elle est composée d'une barre de fer de huit mètres soixante centimètres, d'une baguette de laiton réunie à cette barre et d'une aiguille d'or ou de platine soudée à la baguette, avec de la soudure d'argent. Le conducteur est une barre de fer carrée de quinze à vingt millimètres de côté, qui se fixe au pied de la tige et qui descend jusqu'au sol sans discontinuité, pour arriver dans un puits, dans une citerne, ou mieux, s'il est possible, dans de vastes nappes d'eau. Pour plus de sécurité, on fait aussi passer des ramifications du conducteur dans des tranchées, où on les enveloppe avec de la braise pour les préserver de la rouille et les mettre en même temps en contact avec un très-bon conducteur de l'électricité.

Que cet appareil soit convenablement établi, qu'il ait une pointe bien aigüe, que le conducteur communique parfaitement avec le sol sans solution de continuité et sans obstacle d'aucun genre, que la tige, enfin, soit solidement fixée au faite du bâtiment, et l'on aura une arme qui

préservera sûrement des ravages de la foudre le monument qu'il domine et ceux même qui l'environnent, car il exerce son action dans un rayon à peu près double de sa longueur.

Si un nuage chargé d'électricité positive, par exemple, passe au-dessus du paratonnerre, voici ce qui arrivera : l'électricité positive de la tige et du conducteur sera repoussée dans le sol, tandis que l'autre sera attirée au sommet de la tige et se répandra dans l'air : il s'établira ainsi un courant d'électricité négative qui, se combinant avec l'électricité positive du nuage, en neutralisera l'effet, puisqu'il n'y a d'explosion possible qu'autant qu'un corps est chargé d'une seule espèce d'électricité. L'intensité de l'électricité à la pointe du paratonnerre devient naturellement plus grande à mesure que l'action du nuage est plus forte, et, dans tous les cas, par conséquent, le paratonnerre protège à une certaine distance les monuments qui l'entourent.

L'orage s'appelle *ouragan* lorsqu'il devient violent, furieux, terrible, disons sauvage, puisque son nom est caraïbe : *huracan*. (1)

Tantôt de l'ouragan c'est le cours furieux ;
Terrible, il prend son vol, et, dans des flots de poudre,
Part, conduisant la nuit, la tempête et la foudre ;
Balaie en se jouant et forêt et cité,
Refoule dans son lit le fleuve épouvanté ;
Jusqu'au sommet des monts lance la mer profonde,
Et tourmente, en courant, les airs, la terre et l'onde.
De là sous d'autres champs ces champs ensevelis,
Ces monts changeant de place et ces fleuves de lits ;
Et la terre sans fruits, sans fleurs et sans verdure,
Pleure, en habits de deuil, sa riante parure.

DELILLE.

(1) L'orage qui éclata à Rouen, le 24 juin 1683, et dont on a conservé le récit, est un de ceux auxquels il faut donner le nom d'ouragan. En une demi-heure, les trois tourelles du portail de la cathédrale, une partie des voûtes et les orgues de la même église furent renversées ; la toiture de Saint-Ouen fut presque enlevée, et la pyramide qui surmontait la tour Saint-André fut emportée, ainsi que la flèche de la tour Saint-Laurent. La grêle mit deux jours à fondre (à la Saint-Jean), et les grêlons étaient gros comme des œufs de poule. Les marins sur la Seine furent emportés et noyés dans leurs barques, les maisons avaient perdu leurs fenêtres et leurs toitures, et les récoltes furent détruites dans tous les environs.

Quant à la *tempête*, elle est faite de souffle plus encore que de foudre, et se passe sur la mer, là où nul obstacle ne s'oppose à la fureur des vents. Le mot *tempête*, formé de *tempus*, temps, a d'abord signifié moment du jour, état atmosphérique en général, et puis, spécialement, mauvais temps.

Le *cyclone* (cercle) est une tempête tournante, qui balaie la terre et la mer, en tournant sur elle-même, et qui est due, selon toute probabilité, à la rencontre de deux courants d'air circulant en sens inverse. Le *tourbillon* a le même caractère, mais il n'est qu'un effet accidentel dans l'orage ; la *trombe* enfin (de l'italien *trumba*, trompette) est une colonne d'air conique, qui tourne sur elle-même avec une grande vitesse, et produit, en se déplaçant, les plus grands ravages ; elle a l'électricité pour cause et pour force motrice.

Je ne voudrais pas pouvoir dire

J'ai vu les vents, grondant sur ces moissons superbes,
Déraciner les blés, se disputer les gerbes,
Et roulant leurs débris dans de noirs tourbillons,
Enlever, disperser les trésors des sillons.

Je ne crois pas non plus que

Le plus doux des mortels aime à voir du rivage
Ceux qui, près de mourir, luttent contre l'orage.

Car ce doit être un triste et navrant tableau que celui-là. Mais je serais heureux d'assister au spectacle merveilleux et terrible d'un de ces orages qui soulèvent les flots et brisent les rochers. Rien au monde ne doit donner une idée plus grande, plus imposante de la nature, rien ne doit exciter à un même degré l'épouvante et l'admiration. Il y a dans cette agitation, dans ce désordre, dans ce bouleversement, quelque chose qui émeut et qui élève : on se sent mieux vivre en présence de cette mort menaçante, on a le sentiment plus vif de ce qui est puissant et majestueux. Je n'ai jamais vu d'orage que dans le cercle étroit de nos villes, entre les pavés et les murs, et ce n'est pas là que la nature se montre en grand ; pour que la scène soit vraiment belle, il faut des arbres, des montagnes, de vastes horizons et des flots mugissants. C'est alors seulement que le feu du ciel est dans tout son éclat, que les nuages s'entre-choquent avec fureur et que le vent nous dit toutes ses colères.

CH. ROZAN.



LA PANTOTYPIE



Nous croyons avoir réservé une surprise agréable à nos lectrices, en leur adressant, avec le présent numéro du journal, une charmante reproduction d'un crayon de Smith.

Le numéro du mois prochain contiendra également, comme pendant, un autre crayon de cet artiste.

Ces deux dessins attireront particulièrement l'esprit sur la façon dont ils ont été exécutés.

On sait qu'on peut communément tirer à un grand nombre d'exemplaires, tout dessin reporté sur pierre ou gravé sur bois ou métal.

Mais la pierre, comme le métal, est difficile à préparer; elle se trouve constamment à la merci des acides dont on l'imprègne; le bois est, de son côté, à la discrétion de la pointe ou du ciseau du graveur.

Dans l'un ou l'autre cas, si l'œuvre originale n'est pas complètement détruite, elle est souvent traduite avec mille imperfections ou mille petits changements qui en altèrent ou modifient le caractère; en un mot, elle n'est jamais telle qu'elle est sortie du crayon ou de la pointe de l'artiste.

Depuis quelques années déjà, certains spécialistes se sont ingéniés à remplacer par la photographie, le travail long et difficile d'exécution sur la pierre, le métal ou le bois et, dans cet ordre d'idées, ils ont pu trouver les moyens de reproduction authentique et fidèle des images ou des objets tels qu'ils se présentent aux yeux. Là, point d'erreur, point de tour de main défectueux, quelle que soit la complication de l'image; c'est la lumière qui fixe cette image, et c'est la science de la photographie qui l'interprète et l'impressionne avec tous ses détails les plus délicats.

Les procédés employés jusqu'à ce jour, pour arriver à ce but, s'appellent de beaucoup de noms, selon les éléments inventifs sur lesquels ils reposent: autotypie, albertypie, héliotypie, photogravure, etc.

Pour le moment nous ne voulons parler que

du procédé qui a servi à reproduire nos deux dessins et qui est spécial à la maison Thiel aîné et Cie, de Paris.

M. Thiel a été le principal initiateur en France de l'application des reproductions photographiques aux encres grasses. Son œuvre considérable comprend déjà plus de cinq cents reproductions, tant de crayons que de fusains, de tableaux, de vues d'après nature, (1) etc., et les récompenses qu'il a obtenues dans diverses expositions prouvent surabondamment toute l'utilité que l'art et l'industrie doivent retirer de ce remarquable procédé.

Nous sortirions du cadre de ce journal en voulant retracer, point par point, les diverses manipulations à la suite desquelles on obtient d'aussi belles épreuves. Disons seulement que le procédé repose sur la propriété qu'a la gélatine, dissoute avec du bichromate de potasse, d'être rendue sensible aux rayons lumineux. Si au-dessus d'une plaque recouverte ainsi d'une solution de gélatine-bichromatée, on expose en lumière un cliché photographique, on obtient quelques minutes après sur cette plaque une image des objets photographiés. On la soumet à l'action d'une préparation chimique qui la rend propre à l'impression, on la dispose ensuite convenablement sur la table d'une presse mécanique mue par la vapeur, et on opère ensuite dans les conditions ordinaires le tirage des épreuves, avec presque autant de facilité que pour une pierre lithographique.

Il est inutile d'insister davantage sur les heureuses conséquences de ce rapide procédé. Il suffira de jeter les yeux sur nos deux charmants fac-simile pour être convaincu que la science de l'imprimerie vient de faire à l'aide de la photographie un pas immense dans la voie de l'art et du progrès.

(1) On peut se procurer chez M. Thiel aîné, 77, rue La Condamine, à Paris, le Catalogue des œuvres reproduites par son procédé.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

PROMENADES D'UN TOURISTE

Vacances d'un Journaliste.

PAR M. VICTOR FOURNEL

Il est rare de rencontrer un compagnon de voyage qui ait à la fois la verve, la bonne humeur, dont l'esprit vif saisisse du premier regard les traits caractéristiques d'un pays; qui réunisse le goût des arts et le goût de la nature, une instruction étendue et un entretien spirituel. Ce compagnon, on payerait sa présence à prix d'or, mais où le trouver? prenez ces deux jolis volumes de M. Victor Fournel, et vous aurez, grâce à lui, un tableau, plein de relief et de vie, des contrées que vous voulez visiter. Ces deux volumes sont d'une lecture facile et charmante; le touriste nous conduit d'abord en Hollande, pays bien voisin et bien peu connu, et que de délicieuses descriptions, comme celle-ci, pourraient recommander: « Je ne » connais pas de promenade au monde, ou, pour » rester dans les limites de ma compétence, je n'ai » pas encore vu de promenade qui puisse soutenir » la comparaison avec le bois de la Haye. Des sentiers mystérieux qui circulent sous de frais ombrages, de la mousse à profusion, des ruisseaux transparents et tranquilles qui murmurent de toutes parts leur douce chanson à votre oreille, des étangs où se mirent les oiseaux jaseurs et où les saules baignent mélancoliquement leurs branches échevelées, de grand parcs où les daims et les biches, debout sur leurs jarrets d'acier, vous regardent, le nez au vent, où folâtraient en se roulant sur l'herbe; des réduits délicieux qui vous attirent et vous égarent sans cesse dans leurs ombreuses profondeurs; des massifs de verdure où vous voyez se détacher, comme un point lumineux, quelque maisonnette blanche avec son perron plongeant dans la rivière et le pont agreste qui la relie au bois; partout des fleurs, des pelouses, des merles qui sifflent, des fauvettes qui chantent, et, malgré le bruit des oiseaux en fête et des visiteurs, je ne sais quelle paix profonde et quel mystérieux silence planant sur cette immense promenade... » Notre Bois de Boulogne, en son irréprochable

» toilette d'homme du monde, ferait triste mine, » à mon avis, devant le sauvage bois de la Haye. »

On suivrait volontiers le touriste et dans le bois et dans toutes ces villes qu'il décrit si bien et dont il rappelle à propos l'histoire et les mœurs. Mais voici que le journaliste nous entraîne à sa suite en Espagne et nous parcourons avec lui le palais de Philippe II, l'Escorial. « Au milieu de la lumière » violente et crue du soleil couchant, pareil à une » flamme du Bengale, qui en dessine tous les » contours avec une netteté singulière, on aperçoit la morne immensité de ce Béhémot des » palais, singulièrement conformé en forme de » gril et présentant l'aspect d'une caserne ou » d'un hospice, avec ses immenses galeries en » pierre jaune, et ses grands murs nus, troués en » ligne droite par de petites fenêtres sans ornements. Je descends du wagon, et, tout en buvant un verre de limonade au buffet — le buffet » de l'Escorial! — je cherche à me graver ce » vère tableau dans la tête. Aux abords de la » station et derrière les barrières, quelques douzaines de Castillans, portant une loque de manteau en bandouillère, fixent sur nous un œil » grave et profond, tandis qu'une maigre Castillane au teint bistre, à la robe hardiment effilochée comme celle des mendiants de Callot, nous » tend des pastèques d'un geste silencieux et fier. »

Si, au premier abord, abstraction faite du dôme et des tours, l'Escorial offre au regard l'architecture monotone et maussade d'un quartier de cavalerie, lorsqu'on pénètre dans ses immenses couloirs sonores, elle fait penser aux Invalides. C'est en entrant dans la chapelle, en montant ses vastes escaliers que Luca Giordano a décorés de fresques éblouissantes, pour s'acheminer vers le chœur supérieur, si curieux par les peintures de sa coupole, par son pupitre gigantesque, surmonté d'une statue de la Sainte Vierge et d'une chapelle, par ses missels en parchemin, d'un format qui dépasse l'in-folio actuel, avec leurs notes de plusieurs pouces de haut, leurs angles de cuivre et leurs énormes ferrures; c'est aussi en parcourant les appartements du palais que le voyageur, à l'écrasante magnificence des détails, à la gravité sévère et religieuse de l'ornementation, reconnaît enfin l'Escorial.

J'ai vu la chambre tapissée en faïence et ne prenant jour que sur la chapelle, où Philippe II

» passa les dernières années de sa vie; j'ai vu la
 » porte par laquelle il entra aux offices et le
 » lourd fauteuil de chêne où il s'asseyait. Mais
 » l'ombre du fils de Charles-Quint ne m'est point
 » apparue. Je n'ai senti le besoin de composer
 » aucun monologue en vers alexandrins; je n'ai
 » senti que le besoin de prendre l'air... En sor-
 » tant de l'édifice, je m'acheminai vers les par-
 » terres qui font le tour de l'Escorial... en des-
 » cendant à droite, on rencontre d'abord un
 » grand bassin carré, qu'entourent des galeries
 » couvertes et découvertes, servant de prome-
 » nades. De l'une de ces galeries, on monte par
 » un large escalier au jardin terrasse, qui longe
 » tout ce côté du palais. Figurez-vous un jardin
 » où il n'entre pas autre chose que du buis. Ce
 » buis, d'ailleurs, d'une végétation très-riche et
 » d'un ton magnifique, est arrangé en larges
 » haies, flanquées aux angles de hautes et
 » vigoureuses touffes qui sont taillées en arbus-
 » tes; il dessine des figures géométriques, des
 » lozanges, des carrés, des cercles, des triangles,
 » formant une multitude de petits parterres qui
 » se répètent indéfiniment dans le même ordre
 » et se groupent quatre à quatre autour du même
 » jet d'eau maigre et triste. C'est l'idéal de la
 » monotonie symétrique. »

On voit que M. Fournel sait décrire : il donne grande envie de parcourir le bois de la Haye et d'éviter le morne désert où s'élève l'Escorial.

M. Fournel a visité l'Allemagne, Munich, où, à propos des *Vieux Catholiques*, sa verve brillante s'exerce, tandis qu'il décrit d'autre part, avec l'émotion de la foi, une cérémonie dont il fut témoin dans une des églises de la capitale bavaroise. Il a vu Vienne, dont il fait une photographie animée et vivante; ce voyage est comme un album où la réalité est saisie par son côté saillant et pittoresque. Un coup d'œil sur Londres termine un des volumes; la ville qu'il appelle « Cité noire, sombre amas d'usines, de brasseries, d'entrepôts, de chemins de fer, entassements de briques, forêt de pierres, paradis de la houille, empire du roastsbeef, » ne l'a pas satisfait, mais le touriste, amoureux de la nature, est plus content lorsqu'il promène sa fantaisie à travers les Vosges ou aux pieds des Alpes. Son voyage à Plombières et à Louèche intéresseront ceux qui connaissent ces sites, le premier, charmant, le second, abrupte et austère, et donneront à d'autres le désir de les connaître, du coin de leur cheminée, en parcourant ces pages animées, dont

il reste quelque chose dans l'esprit et dans le cœur. (1).

HISTOIRE DE SAINTE FRANÇOISE ROMAINE

PAR MADEMOISELLE ZOË DE LA PONNERAYE.

On pourrait diviser en deux la vie de cette noble dame qui a édifié Rome par ses vertus et l'a étonnée par les miracles que Dieu accorda à sa prière et à sa foi. Françoise, mariée, très-jeune encore, à un patricien romain, Laurent Pontianis, fut le modèle des épouses : jamais plus d'abnégation, de tendresse et de dévouement ne se rencontrèrent dans un cœur de femme; elle rendit à son mari le bien tous les jours de sa vie, elle fut pour ses enfants une mère aussi affectueuse que sage; ses parents louaient son esprit de paix et goûtaient la solidité de son amitié; ses serviteurs chérissaient sa mansuétude et sa bonté; les pauvres avaient trouvé en elle une mère et une servante. Ces rares vertus, cette charité, cette piété intérieure, assujettissante pour soi et jamais pesante aux autres, voilà le côté profitable à toutes les âmes, que nous offre la vie de sainte Françoise; les rares faveurs qu'elle reçut du ciel, ses révélations, ses extases, sont une seconde part de cette vie qui plaira surtout aux personnes pieuses. Toutes les mères goûteront, envieront peut-être un de ces miracles où la douceur de notre Dieu se révèle : Françoise avait perdu son second fils Évangéliste; elle le pleurait avec amertume, lorsque Dieu permit que l'enfant bienheureux, transfiguré, lui apparût et la consolât. Elle avait besoin de ces célestes douceurs, car toute son existence fut remplie de peines et de croix, malheurs privés et malheurs publics, qui venaient éprouver la surnaturelle constance de cette grande âme. L'auteur a écrit avec amour, on le voit, ce volume destiné à faire connaître une sainte qui a vécu comme nous, dans la famille, engagée dans les mêmes devoirs, exposée aux mêmes dangers, qui a vécu, comme nous, dans une époque troublée et sombre, et qui a su faire de ses affections, de ses obligations, de ses douleurs, autant de degrés pour monter à la perfection et au ciel.

Nous recommandons vivement ce bon livre à nos lectrices (2).

(1) Chez Ed. Baltenweck, 7, rue Honoré-Chevalier, Paris. — Chaque volume : 2 fr., franco.

(2) Chez Téqui, libraire de l'Éditeur St-Michel, 6, rue de Mézières, Paris. — 2 vol., 2 fr. chaque.

CONSEILS



XXXI

L'ENNEMI DOMESTIQUE

Il n'est rien d'absolu dans ce monde du relatif; en fait de science, ce qui, aujourd'hui, court les rues, aurait jadis été attribué à un art magique; en fait de luxe, ce qui est l'ordinaire des plus pauvres, n'était pas même connu autrefois des plus puissants de la terre. On lit dans l'histoire de Venise, les imprécations du vieux Dandolo contre la dogaresse, qui avait osé se servir d'une fourchette, luxe emprunté à la cour de Byzance, et qui devait remplacer bientôt, par toute l'Europe, l'instrument primitif dont les Turcs et les Sauvages se servent encore pour manger le pilau ou les bananes. Dandolo n'était pas dans le vrai, quoiqu'il fût un homme sage, en réprochant une innovation qui aidait à la commodité, à la propreté, c'est-à-dire à la dignité de l'être humain. Mais sommes-nous dans le vrai, nous modernes, en admettant tant de superflu sur nous et autour de nous! *Tout ornement qui n'est qu'ornement, est de trop*, a-t-on dit en parlant du discours écrit ou parlé : cette définition n'est-elle pas excellente pour le luxe de notre temps?

L'ornement superflu abonde autour de nous : je ne parlerai pas de la toilette féminine, ni des extravagances actuelles qui font lever les épaules aux gens de bon sens, mais je citerai un autre motif de dépense, continuellement renouvelé par les créations des marchands, les incitations des journaux de modes, je veux dire le mobilier. Jadis, en se mariant, on arrangeait sa maison et on n'y changeait rien pendant une vingtaine d'années, le temps d'user les chaises et les tapis; tout au plus, les présents des grands parents, aux époques solennelles, venaient ajouter quelque utile enjolivement à ce fond solide et durable. Un salon se trouvait bien meublé avec un canapé, des fauteuils, un guéridon, deux ou quatre tables à jeu, une glace sur la cheminée, une pendule et des candélabres; on estimait parfaite la salle à manger où l'on trouvait des chaises en paille, une table ronde, un buffet *sans étagerie* et une ou deux *servantes*; dans la chambre à coucher, on voyait le lit et le berceau, la toilette et la commode; le bureau était un bureau et non pas un musée; dans l'antichambre, on

plaçait une banquette, une petite table et un portemanteau : *nous avons changé tout cela*; quoique le goût du beau ne soit pas dominant en France, je n'en veux d'autre preuve que la littérature et le théâtre, le goût de l'art, d'un certain art, s'est insinué dans nos mœurs. Le *bric-à-brac*, le *bibelot*, la curiosité règnent en despotes : on se dispute les faïences, Rouen, Delft, Strasbourg, Lille, Moustiers, etc., etc; les armes, les tapisseries, les cuivres, et ce qui jadis ornait avec goût, avec discernement, le cabinet de quelques amateurs, aujourd'hui encombre nos maisons.

Voyez à Paris et dans les grandes villes, une maison appartenant à des gens d'une fortune ordinaire, comptez le superflu ! Voyez les tables de ce salon, surchargées de vases, de potiches, de fleurs, de boîtes, d'albums et de souvenirs de voyage; on n'y trouve pas une place libre pour poser une tasse à thé, un livre ou une broderie; la salle à manger est une exposition permanente de faïence, de porcelaine, d'argenterie; les murs mêmes sont plus ornés, comme autrefois, par des gravures qui disaient au moins quelque chose : on y pend des plats et des assiettes : tout meuble est destiné à supporter quelque rareté plus ou moins rare; la chambre à coucher est un bazar où s'amalgament les objets les plus divers : un chapelet de Bethléem, de vieilles statuette de saints, enlevées aux boiseries d'une chapelle, et des porcelaines du dix-huitième siècle, une Vénus, des nymphes, des bergères. Le bureau n'est plus l'asile du travail, mais le temple de la *Curiosité*; voilà des armes, des bronzes, des chinoïseries, toute sorte de choses amusantes et distrayantes, mais qui ne doivent pas beaucoup faciliter la concentration de l'esprit. Jusqu'à la simple antichambre qui n'a pu échapper à ce flot montant du *bric-à-brac* : voilà un bouclier, voilà des appliques de cuivre, des consoles, une lampe juive ou arabe, un plat (ils sont partout, les plats), un plat de faïence ou de majolique sur la table, bref, le superflu des superflus. C'est joli, dit-on, cela amuse le regard. Peut-être, mais cet amusement peut-il être mis en comparaison avec l'argent et le temps

que l'on consacre à acquérir, à conserver ces décors puérils? l'argent? il n'est pas besoin d'insister : on sait le prix fou auquel les brocanteurs vendent leur marchandise. Le temps? quelle est la maîtresse de maison qui ne consacre pas, chaque jour, un laps considérable de ce temps précieux à ranger et à dé ranger ses étagères? Bien des affaires sérieuses réclameraient ses heures; non, elle les emploie à essuyer de vieux pots et à mettre en ordre de bataille des tabatières, des magots, des ivoires et des cabinets de laque. Ce décor de théâtre au milieu duquel on vit, ce souci perpétuel de l'arrangement, du coup d'œil, ce soin incessant qui consiste à disposer la maison comme un peintre son tableau, n'empêchent-ils pas aussi la vie intérieure, la vie de l'âme, la vie de réflexion et de retour sur soi-même? Tout homme (et qui dit l'homme dit la femme) a, dans le fond de son être, une retraite où il fait bon de se retirer, et où les influences extérieures ne doivent pas pénétrer : là, habitent le repos, la lumière; là, on se fortifie par la méditation, on s'éclaire par l'examen de sa vie et de ses fautes, on se prémunit contre son propre caractère, et, si l'on est en paix avec sa conscience, on jouit de soi en présence de Dieu. Mais le moyen de se retirer, de se mettre à l'écart, de s'abstraire, lorsque à chaque instant des objets extérieurs accumulés autour de nous nous occupent, chatouillent notre attention et nous font sortir de la région de l'âme pour entrer dans celle des sens ! Cette pensée peut avoir du poids aux

yeux d'une femme chrétienne. Le goût du luxe, l'habitude du bien-être, finissent toujours par nous asservir, et par prendre possession de tout notre être. Et à force de s'amollir, de se traiter avec indulgence, on en vient à trouver tout devoir pénible, à penser que la vie est faite pour embrasser la plus grande somme de jouissance possible, et que ce serait un vrai jeu de dupe d'assumer sur soi peines et devoirs. C'est là qu'on aboutit inévitablement en suivant ce penchant qui nous porte avec violence vers le luxe, le confort et le plaisir de tous les instants, passion matérielle et égoïste qui use ce qu'il y a de délicat et d'élevé dans notre âme.

Comment faire, dira-t-on? Ne pas faire comme tout le monde, résister à l'entraînement universel, et, pour en venir au détail, ne pas acheter, à tout propos et hors de propos, des objets inutiles, destinés à la parure de la femme ou de la maison; régler ses dépenses d'une manière fixe, rester chez soi, s'y occuper d'une manière méthodique, lire, travailler des mains, faire ses comptes; la *flirtation*, si chère aux Américaines, est une source de tentations de dépenses; et puis, remède meilleur encore, inscrire dans son budget la part des pauvres, la dépasser parfois, donner un lit à qui couche sur la dure, des cuillers et des fourchettes, n'en déplaie à la dogaresse, à qui n'a pas de vaisselle, des habits à qui grelotte de froid, et bientôt, l'on trouvera dans ce luxe innocent l'ample et magnifique dédommagement de tout ce qu'on lui a sacrifié. M. B.

LES PREMIERS & LES DERNIERS

(SUITE)

XV

CLAIRE

Emmeric avait dix-huit ans, et avec ses succès de collège, l'esprit d'indépendance, familier aux jeunes gens, était venu; il échappait à sa mère, il était hors de page, comme on disait jadis, et il ne se complaisait plus que dans ses études, qu'il avait prises à cœur, et dans la société de ses camarades, avec lesquels il raisonnait et déraisonnait sur l'avenir, sur les probabilités d'une carrière, sur la politique même dont ils étaient tous enfiévrés. Il dépensait beaucoup en paroles, il exhalait la liberté de ses dix-huit ans en grands discours, en grands mouvements, en courses folles; pourtant, aucun reproche sérieux ne pouvait lui être adressé; il se gardait des sottises, il se gardait

des emprunts et des dettes, en homme qui a réfléchi et qui veut ménager l'avenir. Seulement, avec cette dureté inconsciente dont les garçons ont le triste secret, il affligeait sa mère et ne s'en doutait seulement pas. Les pauvres mères! elles les ont tenus sur leurs genoux, ces enfants chéris, elles les ont guidés par la main, elles les ont gardés près d'elles, le jour, la nuit; sans cesse, ils avaient recours à la bonté maternelle; et puis, un beau jour, ils fuient à tire-d'ailes : ils sont grands, ils se suffisent, ils n'ont plus besoin de conseils, ni d'appuis; on les ennuie en les avertissant, on les choque en les observant, on les excède en les grondant; les pauvres mères, qui les ont tant gâtés et tant ménagés, doivent se taire et attendre : leur jour reviendra, celui d'un vrai chagrin ou d'une grande déception! ils reviendront, les ingrats, mais le cœur qui les a

tant aimés battra-t-il encore?... les aura-t-il attendus?...

La mère d'Emmeric ressentit profondément ces angoisses connues des âmes maternelles, et de celles-là surtout qui, dans les étreintes de leur amour idolâtre, ont étouffé à la fois l'autorité et le respect. Elle vit, avec une amertume extrême, que son fils s'ennuyait avec elle, qu'il préférerait ses jeunes amis à la société de sa mère et de ses sœurs; elle recevait de ces réponses froides qui blessent, de ces réponses dures qui transpercent; elle comprit que la lutte était superflue, qu'il fallait laisser ce jeune homme aux goûts de son âge, puisque à tout prendre ses goûts étaient innocents, attendre que ce cœur dissipé revint à elle et lui rendit, tardivement, une part de cet amour qu'elle lui avait versé sans mesure. Elle souffrit, elle ne se plaignit pas, à quoi bon? et tout en conservant à Emmeric sa place inviolable, elle s'occupa plus encore que par le passé de Claire, qui, elle au moins ne la quittait pas, qui causait, la caressait et la prenait pour confidente. Claire était bien légère: le malheur qui avait assombri sa famille n'avait pas mûri son âme: elle était douce (on la contrariait si peu!), bonne (pourvu qu'on ne demandât rien à son abnégation), mais inappliquée et frivole; tous ses goûts, tous ses desirs, toute son âme tendaient vers la richesse et vers les plaisirs qu'elle assure. Avec plus d'énergie, peut-être aurait-elle cherché dans le travail la satisfaction de quelques desirs permis, mais son esprit volage, sans vigueur et sans fixité, ne put jamais envisager l'étude autrement que comme une nouvelle et courte distraction. Elle avait une instruction médiocre, elle déchiffrait un peu de musique facile et l'exécutait nonchalamment: le dessin, pour lequel elle annonçait des dispositions, la fatigua bientôt; son esprit voyageait pendant que Michel, avec une patience de père et une ardeur d'artiste, tâchait de diriger son crayon et d'éveiller sa pensée; elle s'appliqua un peu durant les premiers mois, elle réussit, elle peignit sur des plaques préparées, avec des essences grasses, deux petits paysages et un bouquet de jacinthes; Michel les offrit à un marchand de faïences, mais, hélas! il est nombreux le nombre des pauvres filles, des pauvres artistes qui concourent pour le pain de chaque jour! le marchand venait d'acquiescer, à bas prix, deux superbes études de roses et de scarabées, qui imitaient le vieux Strasbourg; il avait acheté, pour une obole, une scène d'après Watteau, très-bien touchée, et il rejeta avec un dédain mal déguisé, les médiocres essais de Claire; l'espérance même ne restait pas au fond de ses paroles, et cet échec abattit soudain le regain de courage de la jeune fille. Elle n'avait pas une âme créée pour la lutte; les crayons et les couleurs restèrent bientôt au fond de leur boîte et elle découragea par son inattentive froideur,

jusqu'au zèle de Michel.

« Je ne peindrai plus, dit-elle; aussi bien, je crois que je ne réussirai jamais!

— En t'appliquant tu le pourrais, lui dit son frère.

— Je me suis appliquée... »

Il la regarda en secouant la tête, elle se prit à pleurer:

« Que je suis à plaindre! s'écria-t-elle au milieu de ses sanglots; je ne suis qu'une enfant, et on veut que je gagne ma vie! Oh! que c'est dur!

— Ma chère petite, lui répondit Clotilde avec douceur, c'est afin surtout que tu sois dans l'avenir à l'abri du besoin, que nous voulons que tu acquiesces un talent qui devienne ton gagne-pain.

— L'avenir? mais je me marierai, j'espère! je ne serai pas si sottise que de rendre des paroles données!

Clotilde rougit et sourit faiblement; Michel répondit avec vivacité:

« Il faut d'abord qu'un homme te donne parole, avant que de la rendre!

— Ne la tourmente pas, mon fils, dit madame Maurand en voyant de nouvelles larmes rouler sur les joues de sa Claire. Ne pourrait-elle pas aider un peu sa sœur à ses écritures? elle écrit bien, et je crains fort que, pour le dessin, pour la musique, il ne faille trop de dispositions naturelles. Puis toutes les voies sont si encombrées!

— Veux-tu faire quelques rôles? demanda Clotilde en caressant les cheveux de sa sœur.

— Oui, mais l'argent sera pour moi, pour ma toilette! C'est convenu. »

Ce fut ainsi que Claire échappa à un travail régulier et sérieux; elle faisait quelques courtes écritures, aidait un peu au ménage, et le reste du temps elle brodait, cousait, s'occupait et chiffonnait — pour elle. On s'accoutuma à la voir vivre ainsi, pour elle! la faiblesse de sa mère, le dévouement absolu de Clotilde et de Michel lui faisaient des loisirs. Seul, Emmeric protestait parfois, par des observations demi-sérieuses, demi-plaisantes, et il en vint à dire un jour, après un dîner médiocre:

« Mère, vous changez l'ordre de votre budget; vous nous donnez moins de rôtis, mais davantage de rubans et de fleurs à Clairette! »

Madame Maurand rougit et balbutia une explication; Michel parla d'autre chose, en faisant à Emmeric un signe qui n'annonçait pas l'approbation; le jeune homme se tut; il aimait son frère et il le craignait un peu, mais, au sortir de table, il prit Clotilde par le bras, la mena dans la cour et lui dit:

« Avoue que c'est vrai!

— Quoi donc?

— Que maman dépense le plus clair de son argent pour notre petite sœur et que le menu s'en ressent: je ne suis qu'un garçon, je ne me connais guère en chiffons, mais je vois sans cesse

des nœuds, des cols, des chapeaux neufs, flamboyant neufs, et je dis que Claire, qui mange comme un oiseau, nous réduira à la portion congrue !

— Ne t'inquiète pas, dit Michel qui était survenu, ne trouble pas notre mère, j'y pourvoirai.

Emmeric le regarda et lui dit : « Maman pourra parer sa poupée et nous faire dîner confortablement ? »

— On y tâchera.

— Tu es le ministre des finances, il n'y a qu'à te laisser faire.

— Oui, dit Clotilde avec émotion, tu pourvois à tout, Michel, mais comment fais-tu ? comment feras-tu ?

— Je travaille, et Emmeric en fera autant dans quelques années.

— J'ai bien peur que tu ne te fatigues !

— En ai-je l'air ?

— Oui, dit-elle en le regardant tendrement et tristement.

— Mon frère, dit Emmeric en lui mettant la main sur l'épaule, ménage-toi !

— Vous êtes deux enfants, dit-il, soyez sûrs que je veux vivre et vivre pour vous et avec vous.

Le lendemain, M. Anselme travaillait à son ordinaire et tenait le livre de caisse de M. Labriche ; la place de Michel était vide, mais vers le soir, il entra et se mit à compulsier un registre, tout en essuyant son front mouillé de sueur. Le digne homme le regarda avec une attention profonde et il soupira : il posa sa plume, lui toucha le bras et lui dit :

« Mon cher enfant, vous voulez donc continuer ce travail ? »

— Oui, Monsieur, j'y suis bien décidé, répondit Michel, levant la tête et fixant ses yeux sur les yeux bienveillants qui l'interrogeaient.

— Mais vous n'ignorez pas le danger ?

— Non, sans doute, mais ma santé est très-bonne, je ne souffre de nulle part, et j'espère que je sortirai de là sain et sauf.

— Mon ami, prenez garde ! ne vous fiez pas trop à votre force... tenez, laissez-moi vous dire : je vous trouve pâle aujourd'hui... »

Michel serra avec effusion la main de son vieil ami :

« Vous êtes trop bon pour moi, monsieur Anselme ; je vous assure que je me sens bien, et si je suis un peu pâle, c'est un excès de fatigue. Je ne crains rien.

— Que Dieu vous garde, mon cher enfant ! Vous êtes une âme généreuse. Votre mère sait-elle ?... »

— Non, monsieur, vous êtes mon seul confident.

— Et je vous garderai le secret, mais ne vous prolongez pas dans ce travail... Je vous en prie, par l'amitié que j'ai pour vous.

Cette conversation agita peut-être un peu l'esprit de Michel ; il dormit mal et se réveilla bien

avant le jour, jour précoce de l'été. Il se leva, s'assit à son petit bureau et se mit à écrire à son autre ami, M. P..., confident sympathique de ses jeunes années, vers lequel son cœur revenait toujours. Il lui écrivit :

« Mon cher Maître,

« Je ne saurais vous dire combien l'intérêt que vous ne cessez de me témoigner me laisse reconnaissant, ni le bien, le bonheur que me donnent vos lettres ; vous êtes bon, parmi les succès et les félicités qui vous entourent, de penser à un solitaire, car bien que je vive auprès de ma famille et que j'aie un vieil ami, je me sens seul, parce que je ne communique pas mes pensées. A quoi bon ? mes pensées sont des regrets, exhalés vers le passé, et qui affligeraient ceux que j'aime, ma mère, ma sœur et mon ami. Je ne parle pas de ces deux enfants qui ne me comprendraient pas. Jugez, dans ce silence habituel, si un entretien avec vous m'est précieux ! jugez, dans l'ombre où je vis, si votre regard et votre souvenir réchauffent mon cœur !

« Je vis avec vous, j'ai vu votre Salon, et j'ai joui de l'enthousiasme du public qui répondait si bien à mon sentiment intime. Rien de la camaraderie là-dedans : vous n'avez pas compté sur des amis pour vous élever sur le pavois, cher maître ; votre talent et l'opinion publique ont suffi. Que j'ai donc aimé votre *Martyr dans le cirque* ! que la tête est belle, fière et touchante ! et que les lignes de ce corps, qui souffre sans se débattre, sont harmonieuses, et comme le stoïcisme chrétien y palpite ! Une seule observation (me la pardonnerez-vous ?) : le mouvement du cou ne rappelle-t-il pas le Milon de Crotone du Puget ? il est vrai que votre martyr ne regarde pas la bête collée à ses flancs, il regarde le ciel où son âme est déjà. Votre *Buste de femme* est charmant et l'*Amour ôtant son bandeau* n'est pas Pompadour, comme je l'avais craint, mais antique.

« J'aurais voulu passer des jours devant vos œuvres et dans cette salle de sculpture, trop peu visitée par les Parisiens, mais les heures même me sont comptées, vous le savez. Cependant, une circonstance particulière m'a ramené vers des travaux adorés et délaissés ; j'ai donné des leçons de dessin à ma jeune sœur, qui n'en a guère profité, mais elles ont eu la vertu de réveiller en moi le vieil homme, celui que je croyais mort étouffé sous les chiffres et les travaux matériels. Vous le dirai-je ? j'ai repris l'ébauchoir, j'ai essayé, j'ai tâtonné et j'ai fait enfin un de ces bas-reliefs, un peu archaïques, pour lesquels vous me trouvez une certaine aptitude. Ce sont les *Saintes Femmes au Tombeau*, et ma sœur aînée, sans le savoir elle-même, m'a servi de modèle pour la *Mère de Douleurs*. Son visage pur et mélancolique m'inspirait. J'achèverai ce morceau, et qui sait ?... Je n'ai rien dit à ma famille : un sourire de doute

ou de pitié me découragerait; une trop vive espérance, fondée sur le rien, sur le néant peut-être, me ferait peine. Ma mère, d'ailleurs, a besoin de calme : l'avenir la hante comme un spectre, mais, si Dieu me prête vie, cet avenir sera doux pour elle.

« Mon jeune frère promet, il a de l'intelligence, et son cœur, qui a été longtemps dans les limbes d'une vie irréflectie, commence à s'éveiller. Ma petite sœur est une enfant, une précieuse enfant, qui aura besoin d'appui sur la terre, elle ne pourra pas marcher seule. Clotilde, ma sœur aînée, est mon modèle dans tous les sens du mot, âme sainte, âme immolée, et ouverte seulement, comme l'encensoir, du côté du ciel. Mon oncle Edme, dont vous vous informez, porte vaillamment son travail et ses années; il nous soutient par sa présence, ses conseils et son amitié, et je pense souvent que si je venais à manquer, il serait là.

« Je vous parle longuement de moi, mais vous l'avez exigé. Si je vous voyais, je vous en dirais bien davantage; il y a des secrets du cœur qui ne peuvent s'écrire. Adieu, mon cher maître et ami, et merci de l'affection que vous avez conservée à votre élève... Oh! ces heureux jours de Rome! Adieu, et que ce mot vous dise tous les sentiments reconnaissants que je vous ai voués à jamais.

« Michel MAURAND. »

Montmorency, 16 juillet 18...

Quelques jours après, c'était un lundi, le soleil baissait à l'horizon; après une de ces journées splendides, or sur azur, dont on dit avec une certaine ingratitude : Ah! quelle chaleur atroce! et pourtant Clotilde écrivait comme de coutume, sans que la pesanteur du jour, qui lui faisait couler la sueur du front, arrachât la plume à ses doigts; elle paraissait préoccupée toutefois et un peu soucieuse. Claire apparut tout à coup comme un tourbillon et lui dit, en tenant la porte ouverte :

« Maman, puis-je emprunter ta croix et ta petite chaîne ?

— Oui, tu les trouveras dans le tiroir du milieu de ma commode.

— Merci ! »

Le tourbillon s'évanouit dans la spirale de l'escalier, mais cette courte apparition avait suffi pour augmenter l'air de tristesse répandu sur le visage de Clotilde; elle soupira, et dit à demi-voix :

« Mon pauvre frère ! comment soutiendra-t-il ce fardeau ? »

Claire était remontée dans sa chambre, bien en désordre en ce moment : ses robes, ses cols, ses petites parures encombraient le lit; la table était jonchée de rubans, de nœuds, d'épingles; un charmant chapeau en paille blanche, orné d'une branche de glycine, était pendu à une des patères et un paletot en étoffe légère, rayée blanc et lilas, ornait la seconde. Claire avait une robe semblable, neuve, brillante; elle était coiffée avec

soin et ses jolis cheveux cendrés retombaient sur son cou en nattes épaisses; elle venait de passer à son cou la petite croix et la chaîne que M. Edme avait données autrefois à Clotilde, et elle essayait de glisser sa main dans des gants très-justes. Madame Maurand la regardait avec un plaisir mêlé d'inquiétude : il y avait une ombre sur son front, alors même qu'elle s'efforçait de sourire à son enfant rayonnante et gaie :

« Mais, mère, qu'as-tu ? Tu as l'air triste ? Pourquoi ? Je suis si contente, moi ! nous allons au concert, j'ai une jolie toilette, cela ne nous arrive pas tous les jours, ma petite mère.

— C'est ta toilette qui me préoccupe, ma pauvre enfant.

— Pourquoi, maman ! elle est toute neuve et très-jolie.

— C'est cela.

— Mais on ne peut jamais être trop bien mise.

— Tu me comprends, Claire, ou tu ne veux pas comprendre... Tu sais bien, cependant, que j'ai eu la faiblesse de te céder, en achetant à Paris cette robe, ce pardessus et ce chapeau. Ton frère et ta sœur n'en savent rien.

— Mais, mère, n'es-tu pas la maîtresse ?

— D'employer l'argent qu'ils gagnent, eux ? hélas ! je ne sais. Je voudrais pouvoir tout concilier, et vous rendre tous heureux, selon vos desirs... »

Claire n'écoutait pas, elle attachait le joli chapeau; elle prit ses gants, son ombrelle, et dit :

« Mère, il est cinq heures, allons ! »

Elles descendirent... Madame Maurand entra la première dans la salle à manger où travaillait Clotilde, et elle lui dit, avec un empressement tendre, né d'un petit remords.

« Et tu vas rester là, ma fille, tu travailleras sans lever les yeux ? Qu'est-ce qui pourrait donc te faire plaisir ?

— J'ai du plaisir, maman, en vous voyant contente, et puis, je vais attendre mes frères et les faire souper.

— Et tu nous verras Emmeric au concert, il nous ramènera. Si Michel voulait l'accompagner... ah ! j'oubliais... Tu vas voir une robe neuve à Claire; je la lui ai achetée la dernière fois que nous sommes allées voir ton oncle Edme... Tu sais, elle n'avait plus rien. »

Claire entra au même instant, brillante de fraîcheur et de bonne grâce sous ses glycines; sa sœur aînée la regarda avec un indulgent sourire.

« Mère, il est temps ! dit la jeune fille avec impatience; adieu, Clotilde, au revoir.

— Adieu, ma bonne fille. »

Clotilde les embrassa et elle resta seule. Elle arrangea le couvert, donna un coup d'œil au souper, et se remit à sa besogne, s'appliquant plus que jamais pour chasser les tristes pensées

que le concert, la jolie robe et les fleurs avaient fait naître.

« Ma pauvre mère ! se disait-elle parfois, quelle faiblesse ! et quelle bonté ! mais comment suffirons-nous ? ô mon Dieu ! ô Providence, veillez sur nous, sur mon frère ! »

Elle finit par se calmer : l'image paternelle de son Dieu adoucissait l'inquiétude amère qui s'éveillait en elle ; le travail, ce charmeur des âmes fortes, l'absorba, et elle fut toute surprise lorsque, sept heures sonnant, elle vit entrer Emmeric.

« Elles sont parties ? dit-il, et Clairette parée de ses nouveaux atours ? »

— Tu savais donc ?...

— Elle n'a pas pu faire autrement que de me les montrer... pauvre maman ! elle est trop bonne pour cette petite fille.

— Elle est bonne pour nous tous.

— Je ne dis pas non, mais je pense à Michel qui paiera les pots cassés, je veux dire les glycines et la robe gris de lin.

— Eh bien ! nous l'aiderons, et dans quelques années, Michel ne sera plus seul à porter ce fardeau, n'est-il pas vrai, Emmeric ? »

Emmeric approuva d'un signe de tête énergique ; il s'assit et lut pendant une demi-heure ; on sonna alors, et Michel entra.

« Es-tu souffrant ? lui dit Clotilde en l'embrassant.

— Je suis fatigué, le soleil est accablant.

— Assieds-toi vite, je sers le souper. »

Il s'assit et resta un instant immobile, comme un homme accablé ; Emmeric le regardait avec attention, et il lui demanda avec douceur :

« Veux-tu boire un peu de vin ? tu es tout en sueur. »

Michel essaya d'avaler quelques gouttes, et il parut ranimé ; son frère, ému par une crainte secrète qu'il n'avait jamais ressentie, s'empressait autour de lui ; il lui ôta son paletot et le remplaça par un vêtement plus commode ; il le déchaussa et lui mit des pantoufles ; Michel le regardait avec un sourire amical, et il lui dit enfin :

« Je te laisse faire, je suis si fatigué ! »

Emmeric traîna la table, toute servie, auprès du fauteuil, et Michel essaya de porter à ses lèvres une cuillerée de potage, mais il ne put avaler.

« Ma bonne Clotilde, dit-il d'une voix faible, je t'en conjure, ne t'inquiète pas, mais je pense que je serai mieux dans mon lit. »

Elle le regarda avec des yeux pleins de larmes :

« Je vais te donner le bras, dit Emmeric, viens, mon frère. »

Ils montèrent, Clotilde les rejoignit : Michel était couché et paraissait fort malade ; elle lui tâta le pouls : il tenait une grosse fièvre ; elle avait appris, chez les pauvres gens, à en reconnaître les symptômes ; il tenait les yeux fermés et semblait dans un état d'extrême absorption :

« Le médecin ! dit-elle tout bas à Emmeric. »

Il vint et il parut inquiet ; Michel ne pouvait répondre à ses questions, et le docteur eut recours, pour s'éclairer, à Clotilde :

« Que fait monsieur votre frère ? »

— Il est employé chez M. Labriche, le fabricant de produits chimiques.

— Employé aux ateliers ?

— Non, monsieur, au bureau.

— C'est étrange : on croirait à un cas d'empoisonnement par un acide arsénieux... j'ai trouvé de ces cas chez un ouvrier... je prescris le lait, comme je vous l'ai dit, et s'il arrivait des accidents, vous m'enverriez chercher. A demain, mademoiselle. »

Clotilde resta plongée dans une profonde inquiétude ; son frère ne sortait de son assoupissement fiévreux que par de violents soubresauts ; il éprouvait à l'estomac des contractions terribles, que le lait ne soulageait qu'à peine. Emmeric, assis auprès du lit, le considérait avec une attention attristée : quelquefois Michel, plus calme, les regardait, et ses lèvres pâlies ébauchaient un sourire. Une fois même, il leur dit :

« Cela ira mieux, n'inquiétez pas maman. »

A dix heures les deux dames rentrèrent, et on avait entendu la voix et le rire de Claire dans la rue silencieuse. Emmeric fut leur ouvrir la porte :

« Pourquoi n'es-tu pas venu nous chercher ? demanda sa sœur.

— J'avais autre chose à faire.

— Maman, dit Clotilde qui était survenue, Michel se sentait fatigué, il avait un peu de fièvre, il repose... »

Madame Maurand s'émut, elle monta vivement ; Claire la suivait ; le malade avait les yeux fermés, mais au léger frôlement de la robe de la mère, il revint à lui :

« Ce n'est rien ! dit-il, pendant qu'elle lui baisait le front avec une tendresse à laquelle il n'était pas accoutumé. Ne vous inquiétez pas !

— Que je ne m'inquiète pas ! dit-elle en le regardant avec douleur. »

Claire le regardait aussi ; un peu d'effroi, un peu de repentir agitaient son petit cœur, en voyant couché, souffrant, vaincu, ce frère, ce protecteur dont la bonté ne lui avait jamais fait défaut. Elle baissa timidement sa main qui reposait sur le bord du lit, et Clotilde les fit sortir toutes deux.

Sous l'influence de sa douce parole, madame Maurand, se prit à espérer ; Claire se retira dans sa chambre et se déshabilla tristement : déjà, le plaisir passé n'était plus qu'un songe évanoui sous le brusque rayon de la réalité ; elle ne se regarda pas au miroir, et se coucha après avoir dit de son mieux, comme une enfant qu'elle était :

« Mon Dieu ! guérissez mon frère ! nous aurions trop de chagrin aussi ! faites qu'il aille mieux demain. »

Clotilde veilla toute la nuit et Emmeric dormit au pied du lit de Michel.

M. BOURDON.

LEQUEL CHOISIR

(SUITE ET FIN)

Quelques mois ont passé sur ce tragique événement.

Paule, enfermée aux Ormes par son deuil et par ses regrets, a compté tristement les sombres jours d'un hiver prolongé. Le silence de la tombe et celui de la nature planaient autour d'elle; l'uniforme blancheur du linceul enveloppant la terre lui fatiguait le regard; et la solitude lui laissait de mélancoliques loisirs qu'elle employait à entretenir son chagrin.

Pour la première fois elle avait vu la mort terrasser l'un des siens; et il lui en restait une stupeur douloureuse dont elle ne se réveillait qu'avec une extrême lenteur.

La douairière de Chabrols, qui crut devoir lui faire une visite de nouvel an, la trouva changée et le remarqua tout haut.

« Peut-être regrette-t-elle Georges, pensa-t-elle ensuite. Elle se sera ravisée... Ma foi, tant pis pour elle. Maintenant il est trop tard. »

Puis, en la quittant, sans plus de compassion pour son attitude alanguie :

« On s'amuse merveilleusement à Mâcon, dit-elle; concerts, bals, comédies de salon, etc., etc! C'est à ne savoir où donner de la tête. Toutes ces fêtes-là font éclore à foison les cancans matrimoniaux; et, sans doute, plus d'une jolie danseuse consentirait à ce que le bruit de son mariage fût autre qu'imaginaire. Mais, dans la vie réelle, ce n'est pas ordinairement la chose désirée qu'on voit venir. En l'attendant, on lâche la proie pour l'ombre, quitte à s'en repentir quand il n'en est plus temps; et il se trouve, au soir de la vie, qu'on va mourir bredouille, comme dirait votre père. C'est fâcheux, très-fâcheux! mais... c'est ainsi! »

Dans l'avenue, la voiture armoriée de la douairière rencontra l'américaine du docteur Albin qui trouvait le deuil des Barance assez avancé pour venir chercher la réponse sollicitée trois mois plus tôt.

« Décidément, remarqua-t-elle, les célibataires affectionnent le chemin de cette maison : l'automne dernier, le solitaire y éperonna son bidet; aujourd'hui, c'est la patache du petit médecin qui roulotte de ce côté avec des intentions sournoises. »

La « patache » ne tarda point à revenir sur ses pas. Le cheval avait pris une allure indépendante qui trahissait les préoccupations de son conducteur : tantôt il rasait le fossé de la plus

inquiétante façon; tantôt il faisait mine de retourner en arrière, trouvant la montée trop rude, apparemment; quelquefois, il s'arrêtait brusquement comme pour écouter un bruit lointain; et, l'instant d'après, à lui voir prendre un trot fantastique, on eût pensé qu'il se sentait poursuivi par quelque danger mystérieux.

Le docteur, inattentif d'abord à ces écarts de tenue s'en aperçut au moment juste où sa voiture allait verser en tournant trop court. Il passa la main sur son front comme pour en chasser une pensée importune; et, poussant un soupir :

« Oublions ce rêve! dit-il tout haut. Oublions-le. »

Et il fit sentir énergiquement l'action du mors à son limousin.

« Quel vide dans mon cœur! reprit-il bientôt; quel vide dans mon cœur si je parviens à en arracher cette jeune fille!. Après tout, je peux combler ce vide... à défaut d'amour, à défaut de bonheur, il y a des devoirs à remplir, du bien à faire, un but noble et utile à donner à sa vie.... »

Il continuait de parler à haute voix, le pauvre docteur affligé!

Le cheval se crut interpellé par son maître et tourna la tête comme pour demander :

« Plait-il? »

Il reçut un coup de fouet en réponse; mais un coup de fouet si léger qu'il ne s'en aperçut point.

Aux Ormes aussi, Pierre Barance parlait tout seul dans le salon qu'il arpentait à grand pas :

« En vérité, c'est à n'y rien comprendre! Elle repousse Georges parce qu'il est trop beau et qu'elle le suppose trop... bête... cela humilie une femme, un mari bête. Elle congédie André, sous prétexte qu'il est trop... militaire; c'est trop mince militaire, qu'elle voulait dire... je parie qu'elle l'eût accepté général! Maintenant elle dédaigne le docteur: Se confiner dans une bourgade! n'entamer aucun projet avec son mari, sans prévoir qu'une côte enfoncée, une tête fêlée, une dent à extraire ou un vésicatoire à prescrire ajourneront la chose projetée! s'exposer à voir l'intimité conjugale troublée, envahie par toutes les préoccupations fâcheuses de la profession! savoir son mari en contact incessant avec les dernières classes de la société, contact où il risque de perdre la distinction de ses manières! Se dire, chaque matin, qu'on verra peut-être ce mari succomber le soir à quelque maladie contagieuse! et n'être, après tout, que la femme d'un médecin de village!

« Médecin de village... médecin de village! ce titre en vaut bien un autre, que diable! surtout quand il est porté par un Aldin, qu'il rappelle tant de services rendus et un emploi si honorable de la vie... Médecin de village! Et dire que je n'ai rien su répondre à cela! Il y avait pourtant un tas de choses à répliquer, ce me semble... oui, vraiment... un tas de choses, corbleu! Mais quand cette petite sirène me regarde d'une certaine façon, quand elle me demande si sa présence me gêne, je deviens bête comme un lièvre et je ne sais plus que dire amen! »

Pendant que le chasseur exhaltait ainsi l'humiliation de sa défaite, Paule relisait la dernière lettre de son amie :

« Petite belle, vous prenez les choses trop à cœur et vous avivez votre chagrin comme à plaisir. A quoi bon, je vous le demande?... »

« L'amertume de vos larmes ne peut rendre un seul jour de vie à celui que vous pleurez, c'est trop certain! quant à vous, ma chérie, cette tristesse prolongée vous deviendra fatale; songez-y: la raison, la santé ne résistent pas toujours aux préoccupations funèbres... et, ce qui est plus grave peut-être pour nous autres femmes, l'esprit s'y défloret, la beauté s'y altère... »

« Voyons, soyez raisonnable... le pauvre grand-papa, d'ailleurs, justifiait-il autant de regrets? Il était bon, sans doute, et vous aimait à sa manière; mais... son intelligence n'appartenait pas à la même famille que la vôtre, soit dit sans vous flatter. Et puis il devenait si infirme, si vieux! il avait fait son temps, le digne homme! Chaque jour de plus devait peser sur ses épaules comme un fardeau... Dieu l'a délivré : de quoi le plaindez-vous?... »

« J'ai de grands projets pour vous; mais... je suis discrète et... vous ne les saurez pas encore. Ce que vous saurez, cependant, c'est que j'écris à votre père pour l'éclairer à votre endroit. Vous dépérissiez, je le devine : et il ne s'en aperçoit pas! les hommes ont des yeux pour ne point voir. Vous êtes triste et il se dit :

« Cela passera. »

« Comme si cela ne devrait pas être passé déjà! vous tomberez malade pour tout de bon; et il s'imaginera vous guérir avec une ordonnance de médecin!

« Mais je suis là, moi!

« Je ne veux point que vous dépérissiez, que vous pleuriez et que vous mouriez de chagrin. »

« Je vous appelle à grands cris pour vous guérir, pour vous consoler. Et si l'autorité paternelle ne fait pas droit à ma requête, si l'on ne vous amène pas de bon gré vous retremper dans les douceurs de l'amitié, refleurez dans le printemps parisien, eh! bien... j'irai vous enlever de force. »

Le ton de cette lettre avait d'abord froissé toutes les tendresses filiales de Paule; et, dans un premier mouvement de pieuse indignation,

elle avait pris sa plume pour y faire une réponse qui l'eût probablement brouillée avec son amie. Mais, comme elle cherchait les termes de cette réponse sans parvenir à les trouver, son père entra chez elle, relisant, de son côté, la requête de la petite baronne.

La santé de Paule était-elle donc menacée comme l'affirmait sa correspondante?...

Effectivement, il la trouvait pâle aujourd'hui... et son appétit de pensionnaire diminuait.

Lui fallait-il, en réalité, un changement d'air, d'habitudes et de milieu?...

Sans doute, puisque madame de Lubecque l'affirmait... les femmes jugent si bien la situation des autres femmes!

Monsieur Barance eut peur... Il se rappela sa douce et chère Alice, jeune, belle à son tour... Il se souvint des fraîches couleurs qu'il avait vues se ternir au souffle de la mort! des yeux brillants éteints dans l'agonie et que ses doigts tremblants avaient eux-mêmes fermés pour le dernier sommeil! Il se laissa donc épouvanter; et comme en lui signalant le danger on lui en indiquait le remède, il s'en remit à l'ordonnance féminine et le voyage de Paris fut immédiatement décidé.

On écourta les adieux; on simplifia les paquets; Catherine reçut de brèves instructions; et Jacques, apprenant la grande nouvelle en même temps qu'il recevait l'ordre d'atteler pour conduire ses maîtres à la gare de Mâcon, Jacques, qui pouvait se dispenser de répondre, cependant, traduisit son émotion par un « Ah! » où se résu- maient tous ses étonnements.

Des voyageurs nombreux encombraient les salles d'attente; les rencontres fortuites provoquaient de joyeuses exclamations; il se formait là des groupes et des coteries comme dans un salon; et le brouhaha des conversations se mêlait aux bruits retentissants du quai.

Tournant le dos à la porte, un homme gesticulait au milieu d'un cercle de jeunes femmes: un vêtement de couleur claire et de coupe printanière exagérait l'élanement de sa taille plus que fine; un bouton de rose ornait sa boutonnière; une canne microscopique se tortillait comme d'elle-même dans sa main gantée assez étroitement pour que la saillie des veines et l'étrange maigreur des formes s'accusassent sous le chevreau; des parfums variés s'exhalaient de son mouchoir brodé, de sa chevelure divisée en deux par une irréprochable raie, de toute son enveloppe enfin; et l'on eût volontiers attribué à l'intensité de ces parfums la petite toux dont les accès fréquents punctuaient les propos de ce galant causeur.

Quand il se retourna, Paule reconnut Très-haut et Très-puissant Seigneur, le marquis de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse.

« Les voyageurs pour Paris, en voiture, en voiture! » cria-t-on en ouvrant les portes vitrées.

D'autres départs s'organisaient en même temps; il circulait des appels pour toutes les directions; chacun s'informait bruyamment, se pressait à l'étourdie; et le marquis eut à peine le temps de déposer un baiser sur les mains aristocratiques tendues vers lui en signe d'adieu.

Malgré la presse, le trouble et la confusion, il avait distingué les voyageurs des Ormes et ce n'est point le hasard qui le fit monter dans le wagon où ils venaient de s'installer.

Il parut néanmoins aussi surpris que charmé de cette heureuse rencontre, et se promit grand plaisir d'un voyage fait en aussi charmante compagnie.

Vraiment, le hasard devait le servir étrangement sur toute la ligne. C'était merveilleux :

Il se trouva qu'il descendait rue des Saints-Pères, tout près de l'Hôtel des Saints-Pères où Pierre Barance comptait s'établir avec sa fille.

« Un bon hôtel, affirmait le chasseur : clientèle sérieuse; maison calme; prix raisonnables et cour fleurie. »

Il se trouva aussi que le marquis se proposait de fréquenter assidûment leurs amis communs, les de Lubecque, logés rue de Grenelle-Saint-Germain.

Il se trouva encore ceci : Monsieur de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse resterait à Paris juste le temps que le père et la fille devaient y passer eux-mêmes.

Il se trouverait peut-être enfin cela : ils reviendraient ensemble comme ils étaient partis; toujours par le plus grand hasard.

« N'avez-vous pas reçu hier une lettre de Charnay ? demandait le baron de Lubecque à sa femme, au moment même où les Barance quittaient l'hôtel des Saint-Pères pour venir la voir.

— Une lettre de Charnay ?... Mais non. A moins que... ah ! mon Dieu ! il me semble en effet... attendez donc que je me souviene... oui, vraiment : Germain m'a montré une lettre à l'instant où l'on m'essayait une coiffure nouvelle; mais j'étais si préoccupée de cette malheureuse coiffure, que j'ai complètement oublié la missive en question. Était-elle de Charnay ou d'ailleurs ? Je n'y ai point pris garde : cette coiffure allait si mal ! Justine, allez me chercher une lettre qui doit être sur ma table de toilette. »

Justine revint avec cinq ou six cocottes de papier blanc bordé de noir qui avaient constitué la lettre par laquelle Paule avertissait la baronne de sa prochaine arrivée : le dernier des Lubecque l'avait ainsi transformée. Déplier les cocottes et rapprocher les morceaux, cela semblait facile; mais il y avait des lacunes... les parties absentes étaient peut-être arrondies en projectiles destinés à bombarder le nez d'un professeur quelconque... Cependant une poulette complaisante, en déployant son aile, laissa lire au revers :

« Nous arriverons jeudi soir; et notre première visite sera pour v... »

— Jeudi ! mais c'était hier ! et moi qui ne me rappelais plus les avoir pressés de venir ! Mais c'est qu'il me gêneront horriblement ! Il me faudra les piloter partout ! Et puis, ne vont-ils pas un peu sentir la province au milieu de notre monde ?... »

La baronne avait si bien cru s'enraciner tout de suite dans le noble faubourg, où son mari possédait naturellement sa place, qu'elle en oubliait son terroir originaire.

« Vraiment ils ont pris feu bien vite ! reprit-elle avec un léger haussement d'épaules. Après tout, cette petite est charmante et l'on ne trouverait nulle part meilleure pâte d'homme que son père. Elle m'adore. Il m'admire : qu'ils soient donc les bienvenus ! »

Cela dit, elle piqua un nœud de dentelle dans ses cheveux, une fleur à sa ceinture et descendit au jardin.

Une vaste serre y faisait luire son vitrage au soleil; et là, parmi les plantes rares et les jets d'eau murmurants, des chants d'oiseaux traversaient le grillage doré d'une volière, comme d'harmonieuses fusées.

Cette volière était la passion actuelle de la jeune femme.

« Passion innocente ! » dira-t-on.

Innocente en elle-même, c'est vrai; mais coupable dans ses effets, puisqu'elle absorbait, en des soins puériles, des heures qui manquaient ensuite à madame de Lubecque pour l'accomplissement de sérieux devoirs.

Les oiseaux du Cap, de la Norvège et de la Chine retrouvaient chez elle, dans l'esclavage, des réminiscences du pays natal, c'est vrai; les matériaux particuliers dont se composaient leurs premiers nids, le fragment de roc familier où quelques-uns aiment à percher, l'arbuste qu'ils affectionnent, la nourriture qui leur est propre, rien ne leur manquait. Mais, tandis que la baronne les servait minutieusement elle-même, elle oubliait parfois l'heure où elle devait administrer un médicament à Louissette, surveiller la leçon de Margot, accompagner Loulou à la promenade ou présider quelque enfantine réunion qui dégénérerait, sans surveillance, en une bataille rangée.

Elle oubliait bien d'autres choses encore, la petite baronne, au milieu de ses oiseaux bleus, rouges et bigarrés !

Et tenez, en ce moment, elle ne se rappelait pas plus la présence de Paule à Paris, qu'elle ne se souvenait tout à l'heure de l'avoir engagée à y venir; ses bengalis l'absorbaient !

En levant les yeux pour suivre leurs ébats, elle rencontra une forme gracieuse qui s'avancait entre les grappes fleuries et les feuillages délicats :

« Ah ! mignonne, c'est donc vous, enfin ! s'écria-t-elle joyeusement. Je comptais les minutes en vous attendant et je tremblais que vous ne vinsiez pas ! »

Elle se croyait sincère en disant cela : l'habi-

tude d'une certaine amabilité rend ces petits mensonges si naturels !

Il lui sembla donc avoir désiré sans interruptions ni caprices la présence de sa « chère petite province », car c'est de ce nom qu'il lui plut de caresser Paule à partir de ce moment. Elle redevenant son admiratrice comme elle l'était sous les grands bois de Chapaize et la produisit avec le même entrain qu'elle eût mis à exhiber n'importe quelle curiosité exotique.

Paule fut accueillie avec une bienveillance marquée par un monde capable d'apprécier sa distinction native et sa grâce naturelle ; dans une certaine coterie, son apparition fit presque sensation ; il fut de mode, un instant, de l'entourer, et il ne tint qu'à elle de croire à sa propre souveraineté.

Son deuil prolongé sévèrement, qui lui interdisait les bals et le théâtre, ne la privait pas, toutefois, de distractions d'un autre ordre. Elle se promenait au bois, elle assistait à des conférences où le beau monde se donnait rendez-vous ; elle visitait les musées en compagnie de connaisseurs qui lui apprenaient à voir et à juger ; elle passa même une après-midi à une exposition industrielle dont un ingénieur civil faisait les honneurs à la petite baronne. Elle en sortait, un peu lasse de regarder et d'écouter, quand elle rencontra, sur le seuil, Henri Lecomte dont elle ignorait la présence à Paris !

Madame de Lubecque l'arrêta au passage en lui faisant une aimable querelle de ce qu'il n'était pas venu encore l'informer de son arrivée.

Il promit, en souriant, de réparer ses torts et poursuivit à demi-voix :

« Je tiens d'autant plus à vous voir bientôt, que j'ai beaucoup de choses à vous raconter : je puis enfin dire : Eurêka ! L'énigme dont je cherchais le mot ne me l'a point refusé plus longtemps. Je touche au but ; et je suis à la veille de reconstruire et de repeupler Montaignu !

— Bravo, cher ami. Nous y danserons, n'est-ce pas ? »

La baronne n'attendit point la réponse à sa question. Elle venait d'apercevoir le marquis de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse faisant de vains efforts pour arriver à elle en perçant la foule.

Était-ce bien à la baronne que le marquis tenait ainsi d'arriver ?

Durant tout le trajet de l'exposition à la rue de Grenelle où l'on devait dîner chez la baronne, Paule resta silencieuse. Elle se reportait à l'époque où elle entrevoyait la petite lampe de Montaignu à travers les ombres de la nuit et se figurait d'avance la vieille demeure rajeunie, étincelante de lumière et animée par des bruits de fête.

Après le dîner, le domestique qui venait d'introduire le marquis aux noms multiples, annonça presque en même temps :

« Monsieur Lecomte-Dumaine. »

— Ah ! ce cher Comte ! » pensa Pierre Barance heureux de retrouver cette sympathique figure.

On descendit au jardin ; on envahit la serre ; et les survenants se trouvèrent en assez grand nombre pour qu'il se formât des groupes distincts et des apartés.

Décidément, le père de Paule et le seigneur de Montaignu s'accaparaient l'un l'autre. Ils s'étaient assis devant un palmier, la volière en face d'eux, et leurs fronts effleurés par les cascates d'archidées qui ruisselaient des suspensions d'albâtre.

Par quelle progression d'idées et de sentiments en arrivèrent-ils à ce point que, les yeux dans les yeux, et souvent la main dans la main, ils ressemblaient à deux amis anciens, à deux frères, même en plein épanchement de confiance et d'affection ?...

Il vint un moment, cependant, où l'interlocuteur du jeune homme repoussa plus amples confidences :

« Et qu'aurais-je besoin d'autres détails ? L'abbé Leclerc et mes propres observations m'en ont assez appris sur votre caractère et sur votre honorabilité.

— Mais, monsieur...

— N'est-ce pas l'essentiel ? Votre physique, je le connais ; votre esprit, je l'apprécie.

— Mais il est d'autres points sur lesquels...

— Oui, oui... l'état d'esprit dans lequel madame votre mère est tombée en vieillissant... Pauvre femme ! de grands chagrins en sont la cause, n'est-ce pas ? Eh ! mon ami, ne peut-il m'en arriver autant du jour au lendemain ?

— L'ombrageuse délicatesse seule...

— Assez ! je devine ce que vous allez me dire.

— De grâce, laissez-moi parler !

... L'ombrageuse délicatesse de ma mère n'a pu supporter certaines appréhensions. Quand la ruine de mon père éclata le lendemain de sa mort, elle crut voir cette ruine entraîner celle de ses commettants et sa raison ne résista point à cette terreur qui, grâce à Dieu, n'était pas justifiée ! J'abandonnai mes droits comme elle avait elle-même abandonné les siens ; et toutes les créances furent liquidées intégralement. Mais il ne nous restait alors...

— Je n'entends rien aux chiffres ! je n'entends rien aux chiffres ! interrompit le chasseur en se bouchant les oreilles. Si vous y tenez absolument, nous en parlerons plus tard ; mais je vous demande grâce pour aujourd'hui. Une reddition de comptes ! un exposé de situation ! cela sonnerait fort mal dans ce cadre enchanteur. Rejoignons plutôt ces dames qui doivent commencer à nous trouver un peu... comment dirai-je ? Et, tenez, entre nous, ce n'est pas à moi qu'il faut faire votre cour, mon jeune ami ; non, vraiment : pas à moi ! En fait de mariage, je n'ai aucune influence sur cette chère enfant ; il suffit que je lui présente un mari, pour qu'elle le trouve inacceptable. Ne me chargez donc pas de plaider

votre cause; elle serait perdue d'avance. Que diable! quand on a votre âge, votre tournure et qu'on est sérieusement épris... allons, je vais m'enfermer. Je voulais dire: Tâchez de plaire! et, si ma paternité ne me faisait pas un devoir de la discrétion, j'ajouterais: cela ne vous sera peut-être pas difficile. Bon! je me suis enfermé. Ma foi, tant pis!

Ce disant, le Nemrod bourguignon alla saluer quelques douairières formant un aréopage ambulante sur les pelouses du jardin. La conversation s'engagea facilement entre eux; et, au bout d'un instant, les vieilles dames éclatèrent en cœur, d'un rire plus jeune que leur âge:

« Et vous vous prêtez à cette fantaisie, monsieur ? »

— Que voulez-vous, madame la comtesse! quand on n'a qu'une fille...

— C'est tout bonnement un caprice de pensionnaire.

— Une velléité tout à fait bourgeoise.

— Une invention du plus pur provincial!

— Monter sur l'Arc-de-Triomphe!!! »

Et les vieilles dames s'en divertirent de nouveau.

« Positivement, je parle trop! pensa le chasseur un peu décontenancé; qu'avais-je besoin de livrer à ces moqueuses le programme de notre matinée? Après tout, je ne vois pas ce qu'il y aura de si ridicule à nous lever tôt demain comme à la campagne, à nous rendre au bois pour y jouir de la fraîcheur matinale et à gravir les marches nombreuses de l'Arc-de-Triomphe pour admirer le panorama! »

D'autres oreilles que celles des douairières avaient saisi ce programme:

« Très-bien! pensa le marquis de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse en le gravant dans sa mémoire; le hasard me sera favorable cette fois encore. »

« Certainement, remarqua le solitaire, cela ressemble à un rendez-vous déguisé que cet excellent homme laisse traîner sur mon passage. A moi de le ramasser! »

Le lendemain, Paule et son père, escortés par un domestique à la livrée des Lubecque, descendaient à cheval la rue des Saints-Pères, suivaient un instant les quais, traversaient la Seine et s'engageaient dans la splendide avenue des Champs-Élysées: les pelouses couleur d'émeraude, les tapis de fleurs parfumées, la jeune verdure des arbres, le scintillement des gerbes liquides, tout cela formait un ensemble charmant qui transportait la jeune fille en pleine féerie.

Au bois, elles'étonna d'un grand nombre d'amazones et de cavaliers qui choisissaient comme elle cette heure matinale de promenade. Elle but une tasse de lait à la lacterie suisse, s'enfonça le plus loin possible dans les allées de vieux arbres et fit le tour du lac en s'étonnant de le trouver plus petit que la moindre mare bressane.

Elle examinait curieusement la cascade, quand le salut d'un cavalier en détourna son attention.

« Eh! bonjour, mon voisin! s'écria le chasseur reconnaissant le châtelain de Montaigu; quelle bonne fortune de vous rencontrer ici! En vrai parisien que vous êtes, vous devez faire un merveilleux cornac pour des provinciaux! Je vous tends mes lacs au passage et je vous capture car... »

Sa phrase fut interrompue par une toux grêle qui planait honteuse entre les oreilles d'un cheval au pas; aux flancs de cet animal s'acoïaient deux jambes d'une proverbiale maigreur surmontées d'un buste invraisemblable d'étiologie, terminé par une tête dont la chevelure avait des tons verdâtres d'un étonnant effet.

Le tout, jambes, buste et tête, constituait le marquis de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse, badigeonné de frais.

A cette vue, Pierre Barance fit une légère grimace, mais le marquis, sans la remarquer, aborda les promeneurs en bénissant l'heureux hasard qui le plaçait sur leur chemin; il s'offrit galamment pour cicerone et tenta d'entrer immédiatement en fonctions:

« Laissez-moi vous faire les honneurs du jardin d'acclimatation, dit-il; vous y verrez... Eh! bien, quelle mouche les pique? »

Les chevaux pressaient leur allure et le marquis se trouvait brusquement distancé.

Sans égard pour sa petite toux qu'exaspérait tout rapide mouvement, il poussa son cheval et regagna sa distance:

« Vous y verrez entre autres curiosités importées récemment, une jeune autruche qui paraît devoir... Ah! ça mais... leurs chevaux prennent le mors aux dents, ce me semble... »

La petite toux protesta encore contre une nouvelle tentative de son propriétaire pour regagner le temps perdu:

« Qui paraît devoir se résigner aux langueurs de l'exil; à vrai dire, on cherche à lui rendre cet exil aussi... décidément, c'est le diable qui les emporte! »

— Excusez-nous, monsieur le marquis: nous ne sommes pas maîtres de nos montures», cria de loin la bonne grosse voix du chasseur.

« Après tout, pensa le cavalier d'arrière-garde, ils seront bien forcés de se modérer dans la grande avenue, je les y rejoindrai. »

Mais la modération, en ce moment, n'était le fait ni de ces chevaux-là ni de ceux qui les montaient. Ils disparurent bientôt dans un nuage de poussière, tandis que monsieur Barance, étourdiment, jetait au marquis cet étrange rendez-vous:

« Nous vous attendrons sur l'Arc-de-Triomphe. »

« Sur! sur!... encore si c'était dessous! grommelait le gentilhomme; cette espèce de saint

Hubert me croit-il des jambes de cerfet des poumons d'écureuil ? »

L'espèce de saint Hubert atteignit le premier le faite du monument au pied duquel les domestiques tenaient les chevaux en main.

En montant derrière lui, Paule demandait à Henri s'il assisterait le soir à la lecture de vers chez la duchesse d'Ergosse.

« Je ne me suis pas fait présenter chez la duchesse, mademoiselle; mes relations ne sont pas dans le noble faubourg.

— Cependant, madame de Lubecque n'a pas d'ami plus intime que vous, je crois ?

— Cette intimité date de notre enfance, du temps où elle appartenait par sa famille au monde de saffaires.

— Ah ! »

En disant ce « ah ! » Paule songeait aux prévenances flatteuses dont la duchesse la comblait. Elle avait un petit-fils, cette duchesse, un petit-fils un peu étourdi, un peu prodigue; il avait mené grand train sa fortune personnelle; aussi songeait-on sérieusement à le marier.

« En vérité, j'aurais dû vous laisser sous la garde du marquis ! criait d'en haut M. Barance. Vous grimpez comme des tortues. Mais arrivez donc, arrivez donc ! Mon Dieu ! que c'est beau tout cela ! »

L'enthousiasme du chasseur devant la merveilleuse étendue qui se déroulait à ses pieds ne connaissait plus de bornes. Comme s'il eût, le premier, découvert les monuments, les avenues, les places et les rues qu'inondait le gai soleil de mai, il les nommait à voix haute et les désignait du doigt.

Le vertige des hauteurs le gagnait pour le rejoindre de vingt ans; et la pauvre Paule avait vraiment alors un mentor singulier.

Un mot d'Henri lui rappela leur entretien de la veille; et, galvanisé par ses impressions du moment, il se jeta, tête baissée, au-devant de la situation. La présence du jeune homme l'encourageait d'ailleurs :

« Ma petite Paule, dit-il, nous voici entre ciel et terre, excellente position pour échanger des confidences, attendu que les pigeons ramiers qui fendent l'air en compagnie des hirondelles, peuvent seuls les saisir au vol et ne le répéteront pas... Tiens ! voilà le petit-fils de la duchesse qui trette en bas... aidez-moi donc, vous ! fit-il à l'oreille d'Henri.

— Vous disiez ? demanda Paule curieusement.

— Je disais... je disais que... nous connaissons monsieur le comte du Maine depuis un an bientôt et que... nous avons pu l'apprécier dans les douceurs d'une intimité qui... d'une intimité que... mais aidez-moi donc ! murmura-t-il de nouveau.

— D'une intimité qui ?...

— Eh ! parbleu, d'une intimité qui peut devenir plus étroite encore si tu le veux. Je l'ai confessé

hier, ce beau mystérieux; je lui ai tiré son secret du cœur.... sans préméditation... oui... cela s'est fait tout naturellement. Il est vrai que cela se passait entre douze douzaines de mauviettes et un taillis de plantes rares... M'aidez-vous, enfin ? Eh ! bien, puisque vous ne m'aidez pas, je m'en tirerai tout seul et je brûle mes vaisseaux :

« Mademoiselle Barance, ma fille, je ne vous recommande nullement le comte ici présent. Il m'est parfaitement égal que vous le désespériez ou non; et je ne tiens pas le moins du monde à l'avoir pour gendre. Seulement, par devoir paternel, je suis tenu de vous avertir qu'il aspire au bonheur de vous faire comtesse du Maine. J'ai dit !

— Comtesse du Maine ! se récria le jeune homme avec un éclat de voix qui faillit faire tomber de son nid une petite hirondelle éveillée en sursaut. Comtesse du Maine ? Mais je n'ai jamais dit cela !

— Comment ! vous le niez ?

— Formellement.

— Vous ne m'avez pas confié que votre désir le plus ardent est d'épouser ma fille ? ma fille Paule, ici présente, entre nous deux, au sommet de ce monument ?...

— Je vous en supplie, monsieur....

— Et vous venez maintenant me dire, en face d'elle, que vous n'en voulez plus !... mais alors vous êtes un mystificateur odieux et je n'ai rien de mieux à faire que de vous précipiter...

— Écoutez-moi du moins auparavant !... Oui, mon vœu le plus cher est celui que vous venez de traduire; mais, en offrant mon nom à mademoiselle Barance, je n'y joins aucune couronne héraldique : ma femme ne sera jamais comtesse.

— Mais ce titre de comte ?...

— Quel titre ?... En ai-je usurpé aucun ? me suis-je vanté d'une noble origine ? ai-je étalé quelque part un seul fragment d'armoiries ?...

— Alors... alors... Lecomte ?

— Lecomte n'est pas un titre mais un nom : celui de mon père; Dumaine est celui de ma mère. Dans le monde des affaires, on adopte volontiers ces alliances de noms.

Le monde des affaires ! pour la seconde fois, cela sonnait désagréablement aux oreilles de Paule... Henri perdait beaucoup de sa distinction en prononçant cette phrase.

M. Barance essayait son front où la sueur avait perlé.

« Après tout, dit-il en remettant son chapeau, ma fille n'a pas l'habitude d'être comtesse et peut se dispenser de la prendre. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire de se jucher sur un titre pour occuper dans le monde une haute situation, et avec une belle fortune...

— Mais, interrompit encore le jeune homme, je ne possède pas cette fortune-là...

— Comment, monsieur ?

— J'y arriverai : personne n'en doute ; mais elle n'est pas faite encore. Suis-je coupable de votre erreur là-dessus ? N'avez-vous point repoussé hier toutes les explications que...

— Elles m'ont semblé superflues : quand l'on se propose de rebâtir le château de Montaigu et de le remplir de monde...

Henri se frappa le front avec désespoir : il comprenait :

— M'avez-vous laissé dire quelles constructions je voulais faire ? M'avez-vous laissé dire quels hôtes j'entends y recevoir?... Ces constructions édifiées avec les matériaux écroulés de la vieille demeure féodale, ce sera des fours, des magasins, des ateliers. Ces habitants qui remplaceront les hommes d'armes derrière les murailles, ce sera une légion d'ouvriers. La demeure enfin dont ma femme sera la reine...

— C'est une usine ?

— Pas autre chose. On fera là un ciment dont j'ai découvert la merveilleuse composition à force de recherches, d'expériences, de veilles...

« Hélas, pensa Paule, c'est donc ce genre de composition qu'éclairait la poétique lampe de Montaigu ! »

→ De l'avis de tous les savants, de tous les industriels, auxquels j'ai soumis ma découverte, il y a là une fortune, non-seulement pour moi, mais pour quelques autres. J'appelle à moi les ouvriers sans ressources ; j'emploie les bras inoccupés ; je rends l'aisance à de misérables familles ; et je me sers de mon influence sur cette ruche travailleuse pour instruire, pour relever, pour catéchiser enfin ! Cet avenir sera peu brillant aux yeux du monde, peut-être ; mais c'est celui d'un honnête homme, d'un chrétien.... ce sera celui d'un être bien heureux entre tous les êtres, si.... »

Il n'acheva point et se tourna vers Paule avec des yeux humides de larmes.

Elle baissa les siens en plissant et dit seulement :

« Descendons... le froid nous gagne. »

Au pied du monument, le marquis arrivait hors d'haleine :

« Vous descendez déjà ? ah ! c'est me jouer un mauvais tour ; j'allais vous rejoindre en deux enjambées et j'aurais... »

Une quinte de toux lui coupa la parole.

..

Ce jour-là, M. Barance enviait presque le sort d'un renard pressé par le furet, d'un dix-cors poursuivi par les chiens, d'un quartau découvert dans sa bauge.

Ce jour-là M. Barance eut presque une tentation de sévérité envers sa fille, et se demanda si elle voyait bien clair dans la vie et dans son propre cœur.

Car, ce jour-là, M. Barance dut porter à son jeune ami le refus de Paule.

« Elle l'appréciait pourtant, songeait-il en che-

min ; je croyais même m'apercevoir !... Enfin ! je me trompais apparemment. »

Hélas ! dans le cœur de Paule, l'orgueil s'était livré un grand combat avec l'estime et un commencement d'affection.... et l'orgueil avait vaincu !

En vain la sympathique image du solitaire se dressait-elle devant la jeune fille avec le prestige de sa beauté morale.

L'orgueil lui opposait le chef d'usine les mains parfois salies au contact des choses fabriquées ! le *patron*, les coudes appuyés sur des livres de comptes et le cerveau plein de préoccupations matérielles ! le fabricant de « mortier » en quête de placements pour sa marchandise !

On n'annonçait plus dans le monde la reine des salons :

« Madame la Comtesse du Maine. »

On n'y annonçait même point madame Le-comte : les gens de travail restent chez eux ; ils se lèvent matin et se couchent à neuf heures.

L'orgueil souffla bien d'autres absurdités dans l'esprit de Paule, et Paule en garda le secret... Avait-elle peur qu'on ne les combattit ? ou se sentait-elle honteuse d'elle-même ?

Enfin l'orgueil étouffa cette tendresse qui commençait à fleurir ; et ce cœur fut tristement muré par le ciment qu'on allait gâcher à Montaigu.

Pauvre Paule !...

Tandis que son père allait, d'un mot, désoler l'inventeur, souffrante, agacée et mécontente plus que jamais d'elle-même, elle attendait la duchesse qui devait l'emmener à une conférence.

Les attentions de la vieille dame allèrent *crescendo* jusqu'à ce qu'elles cessassent brusquement. Elle s'était renseignée sur la fortune de Paule et portait ses vues ailleurs. Quand on « s'enroture », encore faut-il que la mésalliance soit payée son prix.

Deux ou trois déceptions de ce genre ouvrirent les yeux de Paule... Le passé lui revint en mémoire avec ses joies repoussées ; et Pierre Barance crut voir parfois sa fille étouffer un soupir...

« Croyez-vous que Paris lui soit encore bon ? » insinua-t-il à la baronne qui méditait une fugue aux bains de mer où son mari ne pouvait l'accompagner.

Du coup, ses compagnons de voyage étaient trouvés !

Elle sut faire ordonner les bains de mer à Paule par son propre médecin et l'on partit ensemble.

Il s'en suivit un voyage en Suisse, quelques autres pérégrinations encore ; et le nemrod bourguignon ne regagna sa province que juste à temps pour y ouvrir la chasse chez le marquis de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse. Encore cette expédition faillit-elle s'envoler en fumée : quand les invités du gentilhomme arrivèrent à

son château, ils l'y trouvèrent alité, la poitrine sifflante et la parole entrecoupée.

Mes piqueurs sont... à vos ordres, leur dit-il avec peine; partez... sans moi... et... amusez-vous... bien!

Il jouait vraiment de malheur, ce pauvre marquis! tout le printemps, tout l'été, sous les prétextes les plus ingénieux, il avait voulu sejoindre aux pérégrinations des Barance, mais toujours, au moment du départ, la maligne fée qui torturait son existence le touchait de sa baguette maudite; et la crise d'asthme anéantissant ses projets, faisait instantanément, du faux jeune homme, un vieillard véritable.

Cette fois, la crise dura longtemps et les bonnes dames du voisinage se firent un devoir de distraire le patient par leurs charitables visites. Il fut donc tenu au courant de tous les événements de la contrée.

Au milieu de l'hiver, on lui apprit que, après une action d'éclat, sur les flancs de l'Atlas, le lieutenant Vallier, décoré d'une main par son colonel, avait reçu, de l'autre main, la fille de ce colonel en mariage; une fille jolie, bonne et riche, s'il vous plaît!

On lui dit un peu plus tard la joie du juge de paix de Cluny en donnant sa fille aînée au docteur Aldin et sa seconde fille à Georges Naire: deux filles bien élevées, bien apparentées et bien dotées; tout le monde le sait.

Enfin, dans la semaine de Pâques, on attacha le bouquet final à la tuile faîtière du nouveau Montaigu! et en même temps, une grande nouvelle se répandit dans la contrée:

Henri Lecomte-Dumaine, l'heureux possesseur d'une découverte que l'Angleterre avait voulu déjà lui payer bien cher, Henri Lecomte-Dumaine allait donner une châtelaine à son manoir, une reine à son royaume, une étoile à son existence: en mai prochain, il épouserait... devinez qui?...

Une petite femme qui s'enveloppait les hanches d'un tablier de toile pour confectionner des plats sucrés à la cuisine, mais qui avait l'esprit orné de connaissances variées.

Une jeune personne qui eût brillé dans le monde d'un éclat envié, si elle en eût pris la peine, mais qui préférait se faire joyeusement la servante des siens à l'ombre du foyer.

Ce portrait est assez ressemblant pour qu'il devienne superflu d'écrire au bas:

ANTOINETTE VALLIER

n'est-ce pas?

Paule fut sa demoiselle d'honneur.... Mais la sentant si digne du bonheur qu'elle-même avait refusé, elle lui en souhaita sincèrement la durée.

Quelques années se passèrent et les bénédictions de Dieu se répandirent sur ces mariages. Il entr'ouvrit son ciel pour en faire descendre des anges roses et blonds qui appelèrent ces

jeunes femmes « Mère! » et qui furent l'orgueil de ces jeunes hommes.

Il y eut du travail, des sollicitudes, des dévouements à ces divers foyers; mais combien de joies les payèrent au centuple!

Quant à Paule, découragés par ses premiers refus ébruités, les jeunes gens du pays ne lui donnaient plus l'occasion de révéler ce qu'elle pensait maintenant du mariage.

Pierre Barance, toutefois s'attristait à mesure que ses cheveux grisonnaient et qu'il sentait ses jarrets moins souples:

« La laisserai-je donc plus tard seule, toute seule au monde... » pensait-il.

Il s'en ouvrit un jour au marquis de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse, oubliant que Paule, effrayée par son âge et par sa mauvaise santé, l'avait repoussé aussi trois ou quatre ans plus tôt.

Le marquis venait inviter les Barance à un dîner de quarante couverts.

Ce dîner n'eut pas lieu, la fée persécutrice s'arrangea de manière à faire contremander les invités. Mais le marquis nota la confiance pour s'en souvenir en temps opportun; et quand sa crise fut passée, il se sentit si dispos, si ragailardi, comme disait son valet de chambre, que cette fois, il se fit illusion à lui-même et se crut rajeuni.

La veille, il est vrai, il avait reçu de Paris un nouveau râtelier, un corset d'invention récente et une teinture capillaire employée immédiatement.

Recrépi pour la circonstance et content de lui-même, il fit donc atteler pour se rendre aux Ormes où il resta toute la journée.

Que se passa-t-il, pendant ces longues heures, entre les trois personnes réunies dans le grand salon?

Quels arguments furent produits?

Quelle résistance leur opposa-t-on pour y céder ensuite?...

Catherine faisait trop de bruit pour que l'écho lui en arrivât. Jacques, qui entendit tout sans le vouloir en époussetant la bibliothèque voisine, ne le répéta jamais.

Toujours est-il que, le soir venu, le marquis de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse, prenant congé, tira de son petit doigt un diamant de prix, le passa tendrement à l'annulaire de Paule, et, lui baisant la main:

« Daignez l'accepter, dit-il d'une voix chevrotante; c'est l'anneau des fiançailles. »

L'étonnante nouvelle se répandit promptement, accompagnée de commentaires aussi nombreux que variés.

Antoinette soupira; la douairière, qui berçait le quatrième enfant de son neveu, interrompit cette douce besogne pour se frotter les mains:

« Le « malotru » s'est fait attendre; mais il est venu! dit-elle en ricanant. Il fallait cette conclu-

sion pour la moralité de la chose; cela ne devait point manquer et... c'est ainsi ! »

Le « malotru » voulut donner un éclat princier à son mariage : des embellissements de toute nature se firent au château ; les ouvriers de tous métiers l'encombrent pendant plusieurs semaines ; on y prépara des fêtes homériques ; et les splendeurs de ces apprêts furent dépassées encore par celles de la corbeille.

Mais, chose étrange, à mesure que le moment de son bonheur approchait, le marquis semblait hanté par de sombres appréhensions et l'on put constater l'effroyable jalousie qui croissait en lui d'heure en heure.

Une jalousie anticipée !

Que serait-ce donc plus tard ?...

Enfin voici le grand jour !

Paule, impassible, revêtue de sa parure blanche, reçoit sa famille et ses amis avec des manières de grande dame qui lui sont naturelles. Les invités s'étonnent de ne pas avoir été précédés par le fiancé ; et Pierre Barance, décontenancé complètement par l'événement qui se prépare, se demande encore s'il doit se réjouir ou s'affliger.

Le cortège est au complet depuis un instant ; les cloches de Charnay ne sonnent plus ; décidément, le fiancé se fait attendre.

Enfin voici un bruit de roues. Quatre chevaux enrubannés font voler sur l'avenue la calèche armoriée du marquis. Il vient. C'est lui !

Non, ce n'est pas lui, mais son valet de chambre pâle et tremblant :

« Monsieur le Marquis... dit-il en s'inclinant devant Pierre Barance.

Il ne put achever.

— Le marquis et malade ?...

— Il est... mort !... entre mes bras... étouffé par son asthme... tout à l'heure... en gagnant sa voiture !... Je viens décommander sa noce. »

Le malheureux avait une telle habitude de « décommander » qu'il eût trouvé difficilement une autre formule.

Paule a renoncé pour toujours au mariage. Sa jeunesse s'est envolée avec ses illusions ; elle se fait vieille prématurément ; et la misanthropie l'aurait envahie avec toutes ses tristesses, si M. Leclerc n'eût enveloppé d'une sollicitude toute paternelle cette brebis souffrante de son troupeau.

Grâce à ses exhortations, Paule s'est dit comme autrefois le docteur Aldin :

« A défaut de bonheur, il y a le devoir. »

Son devoir, à elle, son devoir choisi entre tous, c'est la charité.

Pierre Barance lui laissa peu à peu transformer les Ormes en orphelinat.

Certes, elle est belle et touchante à voir entourée des humbles abandonnés dont elle se fait la mère. Néanmoins, le chasseur, qui est aujourd'hui un vieillard, soupire en contemplant ce groupe et murmure :

« C'est égal... des petits-enfants de ma propre lignée, de mon propre sang, cela m'eût fait une vieillesse plus heureuse ! »

MÉLANIE BOUROTTE.

FIN.

REVUE MUSICALE

Le roi de Lahore.

Matinée musicale de madame Lafaix-Gonté.

Nous avons dit ce que nous pensions de la musique réaliste qui, malheureusement, semble faire école, de nos jours, en dépit des avertissements salutaires et des traditions de bon goût qui devraient réprimer les imaginations folles de quelques compositeurs modernes. L'inconcevable orgueil de Wagner a brouillé bon nombre de cervelles. Se faire un nom illustre, en bouleversant quelque chose, n'est-ce pas le rêve des hommes d'aujourd'hui ? Entraîner le public dans des chemins inextricables, le pousser vers un pic alpestre d'où il roulera dans l'abîme, quand la

neige sera fondue, voici la fantaisie de certains hommes qui ne calculent pas la portée de leurs entraînements téméraires. Wagner marche dans cette voie ; ils emboîtent le pas et regardent avec une sorte de pitié dédaigneuse les grandes œuvres produites et les grands maîtres morts. Ils travaillent à se confectionner de petites statues d'argile que le moindre souffle renversera ; quel splendide avenir ! Ce qui manque essentiellement à notre génération c'est le jugement, la simplicité, le sens vrai des choses, en littérature, en peinture, en musique, je dirai même en conversation, on manque de charme, de grâce et de mesure. On se moque de la naïveté qui a servi à faire tant d'œuvres délicates et charmantes. On dit généra-

lement qu'il faut prendre le temps comme il vient et les choses comme elles sont. Convenons que c'est difficile!

Cette longue digression nous a été inspirée par la belle, très-belle partition de M. Massenet, dont la mémoire s'est trop souvenue de la méthode de Wagner qui écrase, avec si peu de cérémonie, la voix de ses chanteurs sous le bruit dominant et impérieux d'un orchestre formidable. Nous ajouterons que notre jeune compositeur a trop facilement accepté un sujet inacceptable. Il nous transporte dans l'Inde dont nous ne connaissons ni les mœurs ni le caractère, et dont nous ignorions la religion fondée par le dieu Indra. Les vierges et les grands prêtres, représentants de ce culte, jouent un rôle important dans le libretto de M. Gallet, de sorte que nous entrons, en écoutant l'opéra nouveau, dans un monde de faits, d'idées et de sentiments qui nous étonne et nous fatigue, parce que rien ne s'y retrouve qui ressemble à ce qui nous frappe et nous émeut dans le nôtre. C'est encore une tendance vers la manière du compositeur allemand. Ces réserves faites, proclamons que l'œuvre de M. Massenet est extrêmement remarquable; que lorsqu'il abdiquera cette haine du motif, qui est une des grâces de la musique française; lorsqu'il comprendra que la mélodie est l'âme de la musique qui chante dans les plus grandes œuvres, il montera à toutes les hauteurs de l'art. Des compliments vulgaires ou des critiques banales ne conviendraient pas, selon nous, à ce jeune maître; c'est pourquoi nous nous efforçons d'en traverser ses pas dans le chemin où il paraît vouloir noyer les facultés puissantes que Dieu a mises en lui.

L'ouverture, dont l'ordonnance musicale est à la fois simple et claire, accuse la couleur du drame sous la forme d'une vigoureuse symphonie.

Le premier acte se termine par un finale long et mouvementé, dans lequel se remarquent un *cantabile* très-pathétique de Sita :

O Timour, tu me crois coupable!

et un très-bel andante traité de main de maître.

Le deuxième acte commence par une scène tout à fait indienne, à laquelle succèdent une chanson nocturne, et deux duos chantés avec une grâce infinie.

Malheureusement, les sentiments tendres ou passionnés sont suivis de la musique de l'avenir. Après une déroute, après les morts, les blessés, les tristesses navrantes de la défaite, on entend un bruit étourdissant et des fanfares d'orchestre indescriptibles. On dirait la joie des vainqueurs et les chants d'un glorieux triomphe. Pourquoi donc cette débauche de cuivres et cette ivresse de sonorité?

Le troisième acte nous conduit au jardin des

bienheureux, sur le mont Méron. Il y a là une belle mélodie très-élevée et très-sérieuse :

Libres du lien mortel,
Nous planons dans la lumière!

suivie d'un divertissement nouveau où l'on remarque une valse gracieuse, un air de flûte varié dans la manière indienne, des danses locales merveilleusement instrumentées et un carillon à lames métalliques d'un effet original et amusant. Mais soudain le charme se rompt, et des régions éthérées où nous avait transportés le musicien, nous retombons dans les mécomptes et les tristesses de la terre. Alim promène sa mélancolie dans ce délicieux séjour, où vient de l'envoyer le yatagan d'un traître qui convoitait sa couronne. Il supplie Indra de lui rendre la femme qu'il aime; et le dieu prononçant une formule magique lui rend le souffle de la vie. Cette incantation, écrite dans un style large, est reprise à l'unisson par les chœurs. Là, vous rencontrez tout le charme et tout l'inattendu du surnaturel. Cette symphonie est fort belle.

Le quatrième acte se relie au précédent. Les chœurs, en se prolongeant, perdent leur grâce vaporeuse.

Nous eussions désiré qu'il ne se fût associé à ce chœur que des voix de femmes, celles des hommes le rendent lourd et plus prosaïque.

Alim reparait pour raconter son voyage aérien :

Sous la clarté du ciel immense
Je m'en allais désespéré.

Je l'appelais, dans le silence,
Le ciel semblait désert à mon cœur déchiré.

Cet air manque essentiellement de couleur dramatique. Mais la marche vigoureuse et accentuée qui accompagne le couronnement de Scindia, compense la faiblesse du morceau qui précède la mélodieuse cavatine de ce dernier :

Promesse de mon avenir.

La situation, devient très-belle : au moment où Scindia va graver les marches du trône qu'il a conquis par ses crimes, Alim, le vrai roi, apparaît à ses yeux. Affolé de rage et de terreur, Scindia ordonne à ses soldats de s'en emparer; mais une crainte superstitieuse arrête ceux-ci, et Timour, enveloppant Alim dans les rangs de ses prêtres, lui promet un asile dans le sanctuaire. M. Massenet a traité cette scène avec l'habileté d'un maître. Tous les sentiments de la colère, de l'effroi et de la sérénité sont reproduits sous la main du musicien avec la grâce, la vigueur, et l'énergie qui leur sont propres. Ce morceau est digne du style de Haendel dont il relève directement par la phrase de Timour :

C'est un dieu qui l'inspire...

Le cinquième acte est très-court et très-serré.

Après un rappel de la prière du premier acte, qui ramène Alim aux pieds de sa bien-aimée, un duo vif et enthousiaste prépare une fuite à laquelle s'oppose Scindia, apparaissant inopinément. Sita se frappe d'un coup de poignard, Alim se tue de la même arme, et on les revoit tous deux, transfigurés dans la gloire éternelle du Paradis.

L'ouvrage nouveau est grand, vif, nerveux, puissant. Que M. Massenet reste bien lui-même, qu'il renonce absolument à l'école réaliste, qu'il ne suive que ses aspirations, au lieu de s'égarer dans les chemins rocailleux où marche Wagner, et notre jeune compositeur dotera la France de grandes et impérissables œuvres.

* *

Un excellent professeur de chant, madame Lafaix-Gontié, a donné sa matinée musicale annuelle d'élèves, dans la salle Philippe Herz.

Le concours de plusieurs artistes distingués ajoutait encore plus d'intérêt à cette brillante réunion. M. Michot du Théâtre Lyrique, MM. Palmer et Saillant y ont été unanimement applaudis.

Il serait trop long d'énumérer chaque pièce exécutée dans ce concert, dont le but était de faire apprécier les progrès des élèves de madame Lafaix-Gontié; mais nous citerons entre autres la romance de *l'Africaine*, chantée par mademoiselle L. Ch., dont la belle voix se prête on ne peut mieux à la large musique de Meyerbeer.

On a très-justement encouragé aussi par des bravos la voix sympathique de mademoiselle Marie Gautet et son chant bien nuancé, dans l'air de *Violetta*, de Verdi.

L'air de la *Fior d'Aliza*, de Massé, a trouvé en madame P. Feuillo, une remarquable interprète, qui fait le plus grand honneur à son habile professeur.

En somme, toute cette pépinière de virtuoses en herbe est sortie victorieuse d'une épreuve qui n'est pas sans péril, quand on songe que la plupart de ces timides jeunes filles affrontaient pour la première fois les jugements du public.

M. Michot chante toujours d'une manière admirable *l'air du Sommeil*, de la *Muette* d'Auber; et le *Vallon*, de Gounod, lui a donné l'occasion de déployer tout le charme et toute l'expression de sa voix.

Un très-beau duo pour piano et violon, d'Osborne et Bériot a été magistralement rendu par MM. Palmer et Saillant, qui se sont fait applaudir séparément ensuite dans de charmantes pages de leur composition.

Madame Lafaix-Gontié possède une méthode qui obtient de prompts résultats. Toutes ses élèves acquièrent, dès le début, une diction et une grâce qu'il est rare de rencontrer chez des commençants. Elle a dit d'une manière irréprochable la romance des *Porcherons*, de Grisar, et s'est fait applaudir dans plusieurs autres compositions.

La séance s'est terminée gaiement par deux grandes scènes comiques de Lhuillier, dites avec esprit par M. Edgar R.

M. Soumies, accompagnateur au théâtre de l'Opéra-Comique, tenait le piano, et nous sommes d'avis qu'il a droit à une grande part du succès de cette petite fête de famille.

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

PIQURES D'INSECTES

Abeilles, guêpes, frelons, etc. — Il faut enlever d'abord de la plaie l'aiguillon de l'insecte, presser la plaie pour la faire saigner, puis frictionner la partie malade avec un mélange d'huile d'olive et d'ammoniaque liquide, ou simplement d'huile. Les cataplasmes de cerfeuil ou de poireau écrasés appliqués sur la plaie sont également d'un usage excellent.

Les piqûres du *taon*, du *scorpion*, de certaines araignées peuvent être traitées de la même manière.

Cousins. — Les piqûres de cousins causent quelquefois une douleur assez vive et surtout des démangeaisons insupportables, surtout lorsqu'elles sont assez nombreuses et rassemblées. Des lotions répétées d'eau fraîche additionnée de vinaigre, ou mieux d'ammoniaque liquide, calmeront certainement la douleur. Si la douleur

est trop vive, une application de la préparation connue sous le nom de « moutarde en feuilles ou papier sinapisé » la calmera immédiatement.

* *

EAU DE FLEURS DE SUREAU

Prenez une bonne quantité de fleurs de sureau que vous mettrez dans un vase convenable; jetez dessus quantité suffisante d'eau bouillante; laissez infuser et refroidir, puis passez à travers un linge et servez-vous-en.

Cette eau est excellente pour se laver le visage; elle fait disparaître les taches de rousseur qui n'ont d'autres causes que l'action du soleil d'été. Pour ce dernier objet on peut faire l'infusion plus forte et en user aussi fréquemment qu'on le voudra; toutefois une ou deux applications par jour sont ordinairement suffisantes.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Bonjour, chérie... bonjour, chérie... bon-jour... ché-rie! Comment! pas de réponse?

Au fait, il est très-matin; l'Angelus sonne à peine; les blanches vapeurs de la nuit flottent encore sur les vallées, et les oiseaux se « frottent les yeux » au bord des nids, comme dit ma fille. S'il ne sont pas éveillés complètement, m'étonnerai-je que tu dormes tout à fait, toi qui te couches tard, ô parisienne.

Se coucher tard! pour quelques femmes, il semble que ce soit le dernier mot de l'élégance; pour d'autres, celui de la vertu : les premières passent les longues heures de la soirée en visites mondaines qu'elles traitent intérieurement de corvées, en réceptions qui les ennuiant souvent, en lectures frivoles, ou en conversations vides; les autres se font une obligation de certaines pratiques dont elles se fussent mieux acquittées alors que le soleil éclairait l'horizon : elles attendent minuit pour dire leur chapelet au risque de faire un petit songe profane entre chaque ave... et toutes s'endorment d'un assez mauvais sommeil, se rougissent les yeux, se jaunissent le teint, s'altèrent la santé et... se lèvent tard.

Or, se lever tard...

Eh bien! où vais-je de ce pas inconsidéré? Il semble vraiment que je dresse un réquisitoire contre toi! ah! ma petite Jeanne, Dieu m'en garde!

Je sais que tu subis les exigences de ton entourage et de ta situation.

Je sais que si tu prolonges la veille c'est pour faire le wisth des vieux amis; pour corriger des épreuves qu'on viendra chercher de l'imprimerie aux premiers rayons de l'aube; pour classer tes divers faits et gestes de la journée afin d'en tirer le plus grand profit possible pour autrui.

Je sais... tout cela et bien d'autres choses encore à ton honneur; aussi n'est-ce pas une intempestive gronderie que je te verse sur le front en guise de réveille-matin; non, pauvre amie, j'y dépose un tendre baiser tout parfumé d'estime pour ton caractère et de compassion pour tes fatigues nocturnes; un baiser qui...

Ah! mon Dieu! ce baiser-là t'éveille, l'indiscret, le mal appris! tes grands yeux s'ouvrent, ta petite bouche sourit tout naturellement comme

si elle ne pouvait pas faire autre chose; tu ne m'appelles point trouble-fête et... tu me rends mon baiser.

Merci, chérie!

Et maintenant que te voilà debout, viens respirer avec moi l'air vierge du matin, celui qu'aucune poitrine n'a encore aspiré pour le rejeter vicié, celui qui n'a servi à personne! Oh! le bon air, l'air tonique et fortifiant! Dans quelques heures, il aura bien changé, va! et pas le moins du monde à son avantage. Oh! mais non! il sera brûlant et lourd, il deviendra fournaise.

Mais en ce moment les gouttes de rosée perlent encore sur les corolles et... ne t'effarouche donc pas si vite: je n'ai nulle envie de plonger tes pieds mignons dans l'herbe mouillée; nous ne prendrons point, hélas! la plus petite clé des champs, car ma grandeur m'enchaîne au rivage!

Traduis:

Mes devoirs me retiennent à la maison. Ils sont d'ailleurs en cela conformes aux besoins de mon cœur: je ne veux pas qu'une bonne assiste au réveil de mes enfants, les habille de ses mains distraites et les présente au bon Dieu dans la prière du matin. J'aime à tracer avec mon mari le programme de la journée et, s'il doit quitter la maison de bonne heure pour quelque travail au dehors, je tiens à faire moi-même ses préparatifs de départ, à l'escorter jusqu'au seuil de notre demeure, à le suivre du regard dans la rue, au risque de faire sourire la voisine d'en face, qui m'aperçoit appuyée au battant de la porte...

Tant pis pour elle, si elle n'en a jamais fait autant!

Et les détails domestiques, donc! abandonnés à l'initiative des servantes, ils prendraient belle tournure, en vérité! Je vois d'ici les menus fantaisistes de la cuisinière, compliqués d'additions ruineuses; les rideaux drapés sans grâce, les étagères mal époussetées par la femme de chambre et les jardinières vides de fleurs, et toute la maison veuve de bon ordre, d'harmonie et, partant de gaieté!

Donc, je reste à mon poste; tu restes à mon poste; nous restons à mon poste; mais cela ne veut pas dire que nous y manquons d'effluve

champêtres et de poésie : de mes dînettes ouvertes nous découvrons la campagne qui se déroule à perte de vue jusqu'à l'extrême horizon, avec des méandres scintillants de rivières, des prairies d'émeraude, des moissons dorées, des vignes qui se colorent et des côteaui boisés... ah ! ma petite Jeanne, cette vue-là ne vaut-elle pas celle du boulevard ? mais je manque de générosité en te provoquant à la comparaison, pauvre prisonnière condamnée à la contemplation de l'asphalte, des voitures de place, des porteurs d'eau et des chiffonniers... Ne comparons plus, jouissons !

Jouissons du silence qui plane encore sur la nature ; de la fraîcheur qui précède l'éclat du jour ; du réveil progressif de toutes choses ; du retour à la vie de tout ce qui était muet dans le suaire du sommeil ! Jouissons de mon jardin où nous allons respirer mille parfums, travailler sous la charmille ombreuse et babiller comme des pensionnaires ! Jouissons de tout ce qui vient y éclore, plantes et animaux, de tout ce que nous voyons s'y réfugier, s'y ébattre, y bourdonner, y chanter, y vivre, depuis la petite bête à bon Dieu qui « recommande notre âme à Dieu », l'abeille qui butine de fleur en fleur, le papillon qui semble une corolle animée ; depuis la libellule transparente et le sphinx de liserons ; depuis les fauvettes, les rossignols, les rouges-gorges et les roitelets jusqu'à... Baliveau-le-velu, qui respecte les plates-bandes et pose ses quatre grosses pattes dans les allées avec une docilité, une réserve, une discrétion que mes enfants n'imitent pas toujours.

Et quand nous aurons l'œil plein d'éblouissements, l'oreille pleine d'harmonies, le cerveau plein de parfums, le cœur plein de saines impressions, n'oublions pas de remercier Dieu pour cette heure matinale, pour cette heure fugitive qui jettera pourtant son charme poétique sur tout le reste de la journée.

Remercier Dieu pour un lever matinal ? pour une promenade dans un jardin ? pour une botte de fleurs qu'on cueille en robe de chambre ? pour un rayon de soleil qu'on reçoit sans chapeau ? c'est bien la peine !

Oui madame : c'est bien la peine ! c'est bien la peine, car pour qui abandonne son âme aux impressions d'en-haut, il peut tenir tout un monde de pensées pieuses, d'émotions salutaires, de joies saintes dans un horizon de quelques lieues seulement ; moins que cela, même : entre les murailles moussues d'un vieux jardin ; moins que cela encore : dans un nid d'oiseau qu'abrite le feuillage, dans une plante qui grandit sous des soins quotidiens, dans une corolle qui s'épanouit sous le vouloir divin, une fleur où se devine l'empreinte du doigt créateur, une fleur qui ne s'effeuillera pas plus sans la permission de Dieu que les cheveux de notre tête ne tombent à son insu.

Ce sont des joies de détail, c'est vrai, madame ;

mais enfin de sont des joies, bien que vous consentiez difficilement à les nommer telles... et tenez, vous n'êtes pas la seule, malheureusement, à fermer, de parti pris, les yeux à la lumière et le cœur aux impressions douces ! Combien je connais de gens les uns plus larmoyants que des saules pleureurs, les autres plus hérissés que des chardons, combien je connais de gens moroses qui s'entêtent à ne voir dans la vie qu'une épreuve sans consolations, une tâche sans compensations, une croix incessamment lourde à porter sans aide ! En plein midi, ces désespérés marchent dans les ténèbres ; en plein été, ils grelottent ; en pleine santé, ils se sentent malades ; en pleine vie, ils sont à demi morts...

Et pourquoi ?

Parce qu'ils veulent, comme ils le disent avec une pitoyable fierté, parce qu'ils veulent « tout ou rien ! »

Ah ! j'en conviens, ce serait charmant de tout posséder : il ne me déplairait pas à moi-même de rester jeune éternellement, de m'entendre proclamer plus belle que le jour, faite à peindre, enfin, spirituelle comme l'esprit lui-même et douée de tous les talents, de toutes les sciences comme de toutes les vertus ; j'accepterais sans façon une santé toujours parfaite, une fortune princière ; je me laisserais séduire par les splendeurs du rang et l'attrait des honneurs. Il me serait fort doux de voir mon mari à l'abri de tout chagrin comme de tout accès d'humeur ; je m'arrangerais très-bien de la science infuse chez mes enfants ; s'ils venaient au monde parfaits d'âme et de corps et garantis contre toute éventualité fâcheuse, la chose ne me déso-bligerait point...

Mais la vie est faite de lumière et d'ombre... l'ombre d'ailleurs sert à mieux apprécier la lumière ; et la satiété accompagnerait bien vite le parfait bonheur... il nous faut accepter la part faite à [chacun de nous par Dieu et il ne dépend pas de nos répugnances, de nos révoltes d'écarter la souffrance... mais il dépend de nous d'y trouver des compensations et les compensations abondent à chaque pas pour qui sait les chercher... Si moissonné que paraisse le champ de blé, il y reste des épis pour le pauvre glaneur ; si aride que semble la route, quelques fleurs la bordent ; si déshéritée que soit une existence, il lui reste les « petites joies » !

Je te souhaite de les apprécier, ma chérie ; je te souhaite d'en former ta gerbe ; je te souhaite de continuer à les répandre autour de toi. Cette menue monnaie de tous les jours arrive à un total consolant, en définitive, et que le bonheur nous arrive en bloc ou par détails, c'est toujours du bonheur... Faisons-nous donc heureuses puisque cela dépend beaucoup de nous...

La chose qui ne dépend pas de moi, ce serait de ne plus t'aimer.

FLORENCE





Juillet

IMP. TH. DUCAT & FILS, RUE DES FORTS-ROYALS, 10, PARIS

4110

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modes de Paris, Rue Drouot 2.

Coiffettes de M^{lle} Vidal 42, r. Vivienne - Modes et Costumes d'Enfant de M^{lle} Tarot, s. Favart 4 - Foulards de la Compagnie des Indes 42, r. de Grenelle S. Gⁱⁿ M^{me} de la Scabiense Spécialité pour dent, s. de la Faïce 10 - Teinturerie Européenne 26, B^{te} Poissonnière.

Ayuntamiento de Madrid

MODES

La mousseline de l'Inde, unie et très-claire, l'organdi, composent les plus ravissantes toilettes; mais il faut absolument des dessous de couleur, et naturellement ceux en soie sont préférables. Quand on n'en possède pas, et que l'on ne veut point faire cette dépense, on peut les remplacer par de la baptiste ou de la satinette; mais, alors, il faut avoir le soin de garnir de plissés ou autres ornements tout ce qui pourrait être vu de cette étoffe.

Une robe forme princesse avec des bouillonnés en long, peu francs, séparés par des entre-deux de valenciennes, est d'un charmant effet pour une jeune fille. Dessous rose ou bleu; corsage ouvert en carré; manche longues également bouillonnées et non doublées.

En mousseline à pois, on fait de longues polonaises, ornées tout autour d'un petit volant plissé en mousseline unie, surmontant une valenciennes ou toute autre dentelle. Manches demi-longues et collantes en mousseline unie, ou tout en dentelle.

Si la jeune fille est mince, elle peut mettre une ceinture à boucle, de la couleur du dessous, qui passera peu la polonaise et sera garnie de petits volants d'étoffe semblable ou de mousseline unie.

Les jeunes femmes élégantes portent des robes de mousseline de l'Inde avec dessous de soie. La mousseline ne doit pas bouffer ni se détacher de la soie, avec laquelle elle doit faire corps. Tous les genres de dentelle et de broderies peuvent y être intercalés et alternés de garnitures plissées, de soie ou de mousseline.

Corsages doublés et ouverts en carré ou craquelés. Manches non doublées, très-collantes, et n'allant que jusqu'au coude, ce qui nécessite de très-longs gants. Ceux de Saxe blancs sont les plus distingués, en attendant l'usage des longues mitaines de soie brodées dont on annonce la réapparition.

De larges écharpes de dentelle ou de belle soie contourment souvent la toilette, qui doit avoir l'aspect étroit et allongé. Des bouquets de fleurs complètent ces costumes; ils se placent de côté, ou au milieu du corsage.

Les dentelles et les broderies sont quelquefois disposées de manière à former un petit fichu croisant devant, ou nouant derrière.

Les chapeaux allant avec ces toilettes sont généralement couverts de fleurs. On en place aussi sur les ombrelles et sur les éventails. La mode de cette profusion de fleurs est d'ailleurs très-séduisante, elle égaye beaucoup les réunions.

J'ai vu dernièrement plusieurs robes de bal qui devaient être expédiées à Londres pour les réceptions de la Reine. C'étaient de vrais parterres. Toutes les queues étaient littéralement tapissées

de fleurs; les roses de différentes teintes de corail étaient très en faveur.

Les chapeaux ronds se divisent en deux catégories: ceux qui se placent sur le front, et vont surtout bien aux figures étroites, et ceux, qui se mettent un peu en arrière. Ces derniers ont d'assez larges bords, sont souvent retroussés d'un côté et s'ornent de longues plumes. Les blanches sont extrêmement élégantes; rien n'est plus joli sur un chapeau de paille jaune dont les bords sont doublés de velours noir; elles sont retenues par un nœud de velours.

Les enfants reportent des chapeaux en paille d'Italie à larges bords flexibles, avec plume blanche en couronne. On leur fait de longs paletots étroits, simulant une robe en dessous, ce qui leur procure une grande fraîcheur pour les jours chauds. Ce paletot est à orans dans le bas, et en dessous se trouvent des plis, ne montant qu'à quelques centimètres et figurant une jupe entièrement plissée. Quelquefois ces plis ne sont ainsi disposés que par derrière.

Pour les jeunes filles, on fait souvent des robes tout à fait unies. Ainsi, j'ai vu deux sœurs parfaitement bien habillées en cachemire rose. Forme princesse lacée derrière, ouverte devant en carré, et drapée avec de larges nœuds de cachemire rose, doublés de soie bleu de ciel. Tout cela, sans une seule garniture, était fort distingué.

Les costumes bretons sont toujours très-goûtés: robes, vestes ou paletots. Les sequins, les petits boutons de nacre ou de métal en sont l'accompagnement. On les dispose de plusieurs façons. En collier autour d'un paletot, c'est assez original.

Les costumes de voyage et de fatigue se font beaucoup en tissu de laine ou de coutil, à petits carreaux noir et blanc, gros bleu et blanc. Paletot semblable simplement bordé de soie noire, gros bleu, ou gros vert. Polonaise boutonnée de côté et simulant par derrière un corsage à longues basques, duquel sortent quatre lés plissés à plat; ces lés sont retenus assez bas, par une patte de même étoffe bordée de même et attachée de chaque côté sur des lés plats par trois boutons. Poche ornée de même.

La batiste de Vichy est aussi adoptée pour costume de voyage et d'excursion, pour les jours de chaleurs. Il y a de jolies dispositions à petits carreaux et à rayures. Cela se porte sur un jupon de percale unie, festonnée ou brodée.

Pour deuil, on trouve de la satinette damassée, noire, très-agréable à porter, et infiniment plus jolie que la percale noire unie, qui n'est acceptable que brodée ou garnie de blanc.

Le foulard uni noir est souple et frais. C'est plus deuil que la faille, et beaucoup plus été. Cela se plisse bien. On garnit les volants de petite guipure noire; en demi-deuil, de petite valenciennes. Ombrelle semblable.

EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES 4110

Toilettes de mesdemoiselles Vidal, rue Vivienne, 42. Costume de petite fille et chapeaux de M^{lle} Tarot, 4, rue Favart.

Première toilette. — Robe en grenadine fantaisie vert reséda à croisillons à jours tilleul; manche

rouge carmin. Le devant qui est princesse, est orné dans le bas de deux plissés de taffetas uni reséda, et de trois biais de taffetas. Dos du corsage à basque carrée; cette basque bordée d'un effile, que surmonte un galon en grenadine brochée. Le galon descend de côté et forme, sur le devant, une quille boutonnée,

et traversée par trois rangs de galon broché. Traîne ornée d'un plissé de taffetas uni surmonté d'un galon. Autour du cou, même galon; il descend devant et s'arrête un peu au-dessous de la taille. Manche en taffetas uni, avec parement de grenadine orné d'un galon. — Chapeau en paille d'Italie, avec écharpe de dentelle noire et bouquet de fleurs de tilleul; dessous guirlande de tilleul avec petite touffe de gueules de loup rouges; barbes de dentelle placées derrière, et liées sous le menton.

Deuxième toilette. — Costume en brésiline d'éte bleu turquoise, unie et à damier. Jupe unie, garnie d'un volant à damier, bordé lui-même d'un petit plissé uni; le volant est posé à gros plis creux; la tête, rouleautée de faille assortie, est rabattue sur chaque pli. Tunique-princesse à damier ornée d'un biais uni rouleauté de faille. Sur les côtés, elle forme corsage à basque carrée garni d'un biais à damier rouleauté de faille. Manche unie; parement à damier rouleauté de faille. — Chapeau de paille noire orné d'une torsade de gaze bayadère bleu turquoise avec agrafe paille; derrière, un peu de côté, petit bouquet de coucous des prés.

Toilette de petite fille. — Robe en crêpe de soie gris noisette garnie de faille loutre, de forme princesse devant; la jupe, plissée derrière, est garnie au-dessus de l'ourlet d'un biais de faille loutre; une draperie ornée de biais de faille est posée sur le devant de la robe et les deux bouts viennent se lier derrière sur la jupe. Corsage garni d'un biais de faille; manche unie à parement relevé, bordé du même biais. — Chapeau en paille belge; les bords relevés, sont doublés de velours loutre; écharpe en faille gris noisette avec passant en velours loutre; aile sur le côté et touffe de bruyère sauvage.

TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE

BANDE, dessin Louis XIII pour ameublement; si l'on veut composer l'ameublement complet, ce dessin est très-facile à disposer en dessin plein.

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE

Modèles de M^{lle} Lecker, 3, rue de Rohan.

DENTELLE mignardise et serpentine; le milieu des étoiles en serpentine est fait en *point de tulle* surilé (voir le Manuel, dentelle renaissance); le pied est composé de deux rangs au crochet.

DENTELLE LACET-OLIVES: les barrettes qui réunissent les olives sont en *fil enroulé*; le pied composé de deux rangs de crochet est fait à l'avance; pour le *point picot* qui borde la dentelle, voir le Manuel.

DENTELLE application de batiste ou de nansouk sur tulle.

GRAVURE D'ART

PAYSAGE de Normandie par le procédé pantotypique. SEPTIÈME CAHIER

Parure brodée, col ouvert. — Bonnet du matin. — Parure col montant. — Camisole. — Corsage de dessous à pièce brodée. — Judith. — Herminie. — Chausson tricoté pour baby. — Soulier anglais au crochet pour baby. — Entre-deux. — Garniture. — Joseph. — Mouchoir. — Garniture, guipure de Venise. — Entre-deux assorti. — Coussin en madras. — Entre-deux en filet guipure. — Toilette du matin. — Bande bretonne. — Toilette de diner. — Carré en filet guipure. — Frange tricolée. — Sac à ouvrage. — Dentelle au crochet. — Voile en tulle brodé. — Corsage de dessous. — Costume d'enfant. — Bonnet de nuit. — Costume de voyage. — Toilette en faille noire.

PLANCHE VII

1^{er} CÔTÉ

CAMISOLE.

BONNET DU MATIN.

PARURE, COL MONTANT.

PARURE BRODÉE, COL OUVERT

page 1
cahier de juillet.

2^e CÔTÉ

PANTALON JARRETIÈRE, page 1.

CORSAGE DE DESSOUS, à pièce

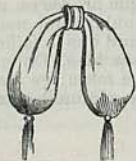
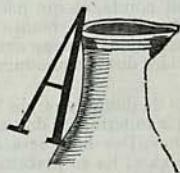
brodée, page 1.

CORSAGE DE DESSOUS, page 8

BONNET DE NUIT, page 8.

même cahier.

RÉBUS



Explication du rébus de Juin : Qui n'ont point d'affaires s'en font.

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY

7 - 2105 PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS PÈRE ET FILS, RUE AMELOT.